

## Nouveautés

---

Numéro 153, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (153), 6–27.

DICTIONNAIRE

Charles Bernet et Pierre Rézeau  
**On va le dire comme ça.**  
**Dictionnaire des expressions**  
**quotidiennes**  
 Balland, Paris, 2008, 767 pages

Si la tendance se maintient, il va falloir trouver un nom pour désigner le groupe de plus en plus nombreux de ceux qui s'abstiennent de voter. Les Français en ont inventé un : le *parti des pêcheurs à la ligne*, appellation dont la genèse remonte aux années 1960. Pour le savoir, il faut consulter *On va le dire comme ça. Dictionnaire des expressions quotidiennes*, rédigé par Charles Bernet et Pierre Rézeau, qui vient de paraître. L'ouvrage connaît un grand succès en France du fait qu'il met l'accent sur des façons usuelles de parler qui sont, pour la plupart, absentes du *Petit Robert* et du *Petit Larousse illustré*.

Chaud comme une baraque à frites  
*S'en beurrer les noisettes*  
 CHARLES BERNET & PIERRE RÉZEAU  
 Être épais comme un coton tige  
**Faire un cake nerveux**

**ON VA LE DIRE**  
**COMME ÇA**

**DICTIONNAIRE**  
 DES EXPRESSIONS QUOTIDIENNES

*Avoir du yaourt dans la tête*  
**Pas piqué des gaufrettes**  
*Avoir bu l'eau des nouilles*  
*C'est de la bombe* BALLAND  
 Être peigné comme un dessous de bras

Bernet et Rézeau sont en effet des éclaireurs. Ils prennent le pouls de l'usage et débussent les façons de dire qui ont échappé aux lexicographes classiques, souvent depuis longtemps. C'est le cas de la locution *pire que pire* qu'on trouve déjà sous la plume de Victor Hugo en 1866 et qui, soulignent les auteurs, est d'ailleurs plus fréquente au Québec qu'en France. Comme on le voit, ce nouveau dictionnaire contient des commentaires historiques, mais les expressions relevées sont contemporaines,

c'est-à-dire qu'elles appartiennent à une tranche chronologique qui va de la fin de la Deuxième Guerre mondiale à nos jours, avec une insistance sur les années 2000. Pendant cette période de quelque soixante ans, la langue a évolué sensiblement. Ainsi, *aspirateur à nanas*, qui apparaît dans les années 1960 pour parler d'une automobile qui impressionne la gent féminine et facilite les conquêtes, a déjà été remplacé par *aspirateur à belettes* et *piège à filles*.

Un grand nombre des expressions figurant dans le *Dictionnaire des expressions quotidiennes* sont courantes au Québec. Comme on n'en parle pas dans les dictionnaires conventionnels, on aurait pu croire qu'elles nous sont propres. Bernet et Rézeau les ont bel et bien recueillies en France, dans la littérature, les journaux, les magazines et les bases de données. Des exemples ? *Il y a un bug* (il y a une erreur, une difficulté imprévue), *chauffer le banc* (dans les sports d'équipe, être tenu hors du jeu), *coûter un bras* (coûter très cher), *le diable bat sa femme et marie sa fille* (il pleut et fait soleil en même temps), *ça me fend le cul* (ça m'exaspère), *c'est pour hier* (c'est urgent), *c'est quoi l'idée ?* (de quoi s'agit-il au juste ?), *il y a un bon Dieu pour les ivrognes* (les ivrognes échappent à des dangers comme s'ils bénéficiaient d'une protection particulière), etc.

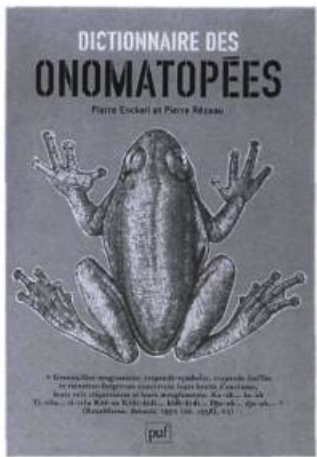
Cette dernière expression, Bernet et Rézeau l'ont notée une première fois dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui donne à penser qu'elle a pu s'employer déjà à l'époque de la colonisation du Canada. Il est permis de croire en effet que, dans un bon nombre de cas de correspondance entre l'usage québécois et l'usage français, il s'agit de façons anciennes de parler que les lexicographes parisiens d'autrefois ne se sont pas donné le moyen de repérer. On sait aujourd'hui que, si l'on réécrivait l'histoire du français en exploitant à fond les données relatives aux français d'Amérique, on aboutirait à une description beaucoup plus fidèle de l'évolution de la langue dans son usage réel depuis quatre siècles.

C'est sans doute un hasard, mais les Français viennent de découvrir des expressions dont on se sert depuis longtemps au Québec, en commençant par *pour le fun* (pour s'amuser), qui est documentée depuis 1886 dans notre usage. Ils disent maintenant aussi *porteur d'eau* pour désigner un subalterne qui fait les tâches ingrates, mais cette appellation leur vient du vocabulaire du cyclisme alors que, chez nous, elle est née en 1861, à Québec, dans un contexte d'affrontements entre francophones et anglophones ([www.tlfq.ulaval.ca/chronique](http://www.tlfq.ulaval.ca/chronique)).

Nos auteurs ne s'en sont pas tenus au « politiquement correct ». Ils n'ont pas craint de récolter les façons de dire vulgaires ou grivoises qui, il faut l'admettre, sont souvent le fruit d'esprits très imaginatifs. Je laisse le soin au lecteur de découvrir par lui-même la définition de *brise d'anus* (sur le modèle des noms de parfums), *garage à bite* (franchement machiste), *dormir sur la béquille* (en parlant d'un homme) ou *avoir le persil qui dépasse du cabas* (métaphore ménagère). Il sera sans doute comme nous frappé par le manque de compassion de celui qui dit, en parlant d'un mort : *il ne bandera plus*.

Mais que les prudes se rassurent : il y a nombre d'expressions qu'ils pourront utiliser sans rougir s'ils veulent égayer leurs discours. Par exemple, en parlant de quelqu'un dont les aptitudes intellectuelles sont limitées, ils ont le choix entre *ne pas avoir la lumière à tous les étages* et *être dévissé de la toiture*, qui nous changent de la formule usée *il lui manque une vis*.

Il est possible que quelques-unes des expressions ne soient pas transparentes pour qui n'est pas familier du vocabulaire spécifique aux Français. Le lecteur québécois a pu s'interroger déjà sur le sens du mot *cabas*, dans l'expression mentionnée plus haut. Si on ne connaît pas ce mot, qui se dit en France d'un sac à provision en paille tressé ou en tissu, on rate le comique de la métaphore. De même, pour bien décoder *cheveux, moustache en paille de fer*, ou *barbe paille de*



*fer*, il faut savoir que les Français appellent *paille de fer* ce que nous dénommons *laine d'acier*.

Bernet et Rézeau ont appris leur métier en travaillant au prestigieux *Trésor de la langue française*, dictionnaire en 16 volumes qui fait le bilan du vocabulaire français depuis l'époque de la Révolution jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle (en ligne à l'adresse <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>). Depuis vingt ans, Rézeau a produit, seul ou en collaboration, une dizaine de dictionnaires basés sur l'observation de la langue de tout un chacun, comme le *Dictionnaire du français parlé* (Seuil, 1989, avec Bernet déjà), *Petit dictionnaire des chiffres en toutes lettres* (Seuil, 1993), le *Dictionnaire des régionalismes de France* (2001) et le *Dictionnaire des onomatopées* (2003).

CLAUDE POIRIER



ESSAI

Aurélien Boivin, Chantale Gingras et Steve Laflamme [dir.] **Vues du Québec.**

Les publications Québec français Québec, 2008, 264 pages

Même si le 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec et de l'Amérique française a représenté une occasion bien saisie par l'équipe « Littérature, langue et société » de la revue *Québec français* de rassembler la cinquantaine de collaborateurs qu'elle s'est adjoints pour composer *Vues du Québec*, la célébration que ce guide culturel fait de la vitalité francophone québécoise d'hier à aujourd'hui dépasse largement l'événement qui aura servi de prétexte à sa parution. L'ouvrage se présente comme un parcours actuel du Québec contemporain. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'une mise au goût du jour du guide *Découvrir le Québec* que les *Publications Québec français* avaient concocté en 1984 et en 1987. La formule privilégiée cette fois est fondée sur un triple périple qui se décline en des « Portraits de société », en un « Parcours culturel » et en un « Tour du Québec ». Cette structure qui a présidé à la présentation des textes permet que les articles se répondent et se complètent entre eux par une dynamique qui rend aussi savoureuse leur consultation aléatoire que leur lecture selon la chronologie proposée.

Si les spécialistes convoqués ont pu couvrir les vecteurs sociaux, culturels, territoriaux et économiques de la réalité québécoise, leurs interventions s'étendent aussi de l'architecture aux arts visuels, en passant par le cinéma, le dynamisme de la langue française, la musique et la politique, et ce, sans négliger des thèmes plus concrets comme la vie en régions et les enjeux environnementaux les plus sensibles du XXI<sup>e</sup> siècle.

Cela dit, *Vues du Québec* a la qualité de broser un portrait non folklorisant qui puise certes aux origines (surtout dans le cadre des textes constituant la première partie de l'ouvrage qui, tournée vers l'histoire ou même l'anthropologie, doit nécessairement en appeler au passé), mais qui sait rejoindre aisément l'ère contemporaine. En cela, soulignons la contribution de Ronald Larocque qui profite de son incursion dans le conte québécois pour lier tradition et modernité, rappelant aussi bien les grands classiques que les œuvres récentes de Fred Pellerin. Le même schéma unificateur des pratiques fondatrices et des manifestations actuelles présente le théâtre québécois – sous la plume d'Élizabeth Plourde – comme un cheminement cohérent, du *Tit-Coq* de Gratien Gélinas à la production attendue en 2009 du *Dragon bleu* de Robert

Lepage. Mentionnons aussi la collaboration fort pertinente de Jean Soulard et de Marie Dooley qui informent en offrant respectivement un tour historico-gastronomique du Québec et un tableau rétrospectif de la mode dans la belle province. Mais il n'y a pas qu'en matière culturelle que les collaborateurs sont au fait : Robert Vézina, dans « Une langue à célébrer », ne manque pas de proposer des orientations stratégiques de l'Office de la langue française et Simon Langlois, lui, de survoler les défis démographiques et sociaux du Québec de demain. Bref, si l'ambition se veut englobante et qu'elle y réussit, c'est qu'elle déborde aussi avantageusement, au besoin, du strict cadre géographique du Québec pour s'ancrer dans une francophonie nord-américaine élargie. À ce titre, on pense notamment au texte de Denys Delâge sur « L'héritage colonial » ou encore à « L'état des médias québécois » que dresse Daniel Giroux et qui dépeignent avec nuance la complexité des rapports qui liaient aussi fortement les arrivants français d'hier aux nations autochtones que les Québécois d'aujourd'hui au reste du monde.

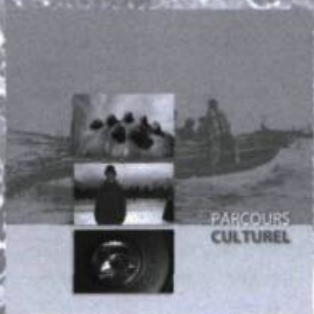
En ce sens, une autre force de l'ouvrage réside sans doute en l'audace de certains de ses articles non uniquement attachés

au portrait des incontournables, mais surtout tournés vers une volonté évidente de faire découvrir des aspects moins connus de leur sujet. Par exemple, le parcours culturel ne se contente pas de commenter l'évolution de la poésie ou du roman ; il laisse aussi une large part de ses pages aux littératures plus marginales, qu'elles relèvent de la science-fiction, du policier, du fantastique, des œuvres pour la jeunesse ou de la bande dessinée.

Soulignons aussi au passage que, bien que la concision ait été privilégiée par chacun des collaborateurs, les textes auxquels l'exercice donne lieu ne manquent jamais d'être bien documentés et les notes ou les indications bibliographiques qui les complètent le plus souvent peuvent avantageusement être interprétées comme une invitation à poursuivre l'exploration. C'est d'ailleurs le pari que prend la dernière section du guide en donnant les pistes fécondes d'une traversée des régions touristiques du Québec qui déborde des sentiers battus.

Enfin, il est impossible de conclure sans mentionner l'exceptionnelle qualité matérielle de l'ouvrage. Si richement illustrées, ses pages participent elles aussi pleinement de l'entreprise de célébration annoncée comme l'élément fondateur de tout le projet.

CAROLE-ANNE TANGUAY





## ESSAI

Joaquim Dolz, Roxane Gagnon et Simon Toulou  
**Production écrite et difficultés d'apprentissage**  
 Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, 2008, 122 pages  
 Coll. « Carnets des sciences de l'éducation »

Ce court ouvrage s'adresse en premier lieu aux étudiants en Sciences de l'éducation, mais son contenu permettra aux enseignants de français du secondaire comme ceux du primaire de réfléchir à leurs pratiques d'enseignement de l'écriture et peut-être de les renouveler.

Les auteurs rappellent l'importance d'enseigner l'écriture à partir de situations réelles : « L'écriture ne s'apprend pas en général, mais en fonction des textes à produire et des situations de communication dans lesquelles ces textes sont mis en pratique » (p. 16). Pour y parvenir, il s'agit pour l'enseignant de retrouver les éléments caractéristiques du genre à enseigner en observant plusieurs. Ce travail l'amènera à prévoir les difficultés qu'éprouveront les élèves dans l'écriture dudit genre. Les auteurs rappellent que chacune des dimensions – sociales, psychologiques et langagières – de l'écriture peuvent poser problème aux élèves.

Au troisième chapitre, les auteurs montrent que les genres regroupent les textes en fonction d'éléments formels récurrents, observables par les élèves. En comparant divers genres, les élèves font ressortir les caractéristiques de chacun. Aussi, les connaissances acquises pour l'écriture d'un genre sont-elles transférables à tout autre genre ayant des caractéristiques semblables.

Les derniers chapitres indiquent comment travailler concrètement l'écriture en classe. Pour analyser les productions écrites des élèves, l'enseignant cerne tout d'abord les objectifs prioritaires du programme pour l'année scolaire, puis construit une consigne d'écriture précisant le genre à produire. C'est

à partir de ces éléments qu'il développera avec les élèves une grille critériée leur permettant de s'autoévaluer et d'évaluer leurs pairs.

Des méthodes de révision et de réécriture sont ensuite proposées : lecture collective, démarche d'autocorrection, révision croisée... Il est ici proposé de faire alterner des tâches de productions partielles ou complètes avec des tâches décontextualisées, telles que compléter des textes lacunaires, répondre à des questions à choix multiples, réécrire des passages précis, etc. pour travailler des aspects précis de l'écriture.

Dans les deux derniers chapitres sont étudiés deux textes narratifs et deux argumentatifs d'élèves afin de déterminer les notions et procédures qui posent problème et qui doivent donc faire l'objet d'un enseignement spécifique. Pour chacun de ces objets d'enseignement, des activités et des séquences didactiques adaptées sont suggérées : puzzles pour reconstruire l'organisation d'un texte, analyse de chaînes anaphoriques, variation du temps des verbes dans un texte... Bref, ces chapitres montrent bien qu'un travail sur toutes les dimensions de l'écrit est nécessaire et que l'évaluation de la qualité d'un texte se fait d'abord à partir des diverses caractéristiques du genre produit.

Malgré des phrases parfois lourdes, ce livre constitue une bonne synthèse des recherches

récentes sur l'enseignement de l'écriture. À sa lecture, on voit bien que la maîtrise de l'écriture dépasse largement celle de l'orthographe et des accords, et qu'il en va de même pour son enseignement.

HÉLÈNE PARADIS

Clément Moisan  
**Écritures migrantes et identités culturelles**  
 Editions Nota bene,  
 Québec, 2008, 150 pages  
 Coll. « Essais critiques »

L'essai de Clément Moisan, *Écritures migrantes et identités culturelles*, prolonge la réflexion sur les phénomènes complexes de la vie culturelle québécoise, inlassablement commentés autant dans le milieu universitaire – dans les centres de recherches sur la culture et la littérature québécoises ou lors de nombreux colloques et conférences – que dans les médias, à savoir la possibilité, voire le droit de cohabitation, de coopération entre la culture majoritaire et la culture minoritaire, ainsi que l'apport des voix littéraires migrantes à l'histoire des lettres autochtones en particulier, à la culture québécoise en général. L'auteur aiguisé son plaidoyer largement exposé dans *Ces étrangers du dedans* de 2001 en faveur de l'écriture migrante du Québec comme partie intégrante de l'histoire littéraire contemporaine, désormais parvenue tant à la reconnaissance institutionnelle qu'à la notoriété publique. Les prix et les distinctions attribués aux écrivains néo-québécois, devenus des « minorités visibles », leur intégration comme objet d'étude dans les cours universitaires attestent cette tendance. On y voit une marque manifeste de son indéniable consécration.

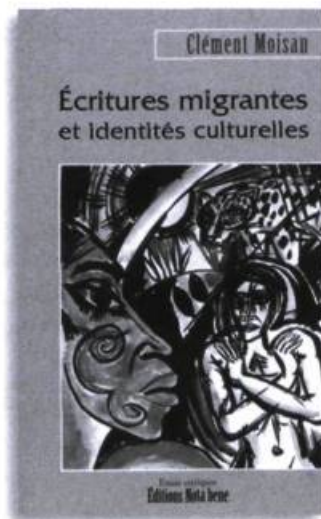
Structurée de façon symétrique en deux grandes parties, divisées à leur tour en trois chapitres (six au total), précédée d'une introduction et clôturée par une conclusion et une riche bibliographie, cette étude semble favoriser le principe de la brachylogie en lançant un vif dialogue d'idées entre historiens, critiques et exégètes des lettres québé-

coises qui ont précédemment argumenté leur point de vue sur la question identitaire québécoise à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Les références bibliographiques qui jalonnent l'essai présentent les multiples facettes des jugements critiques. L'essai a la modestie de ne pas trancher net, en se gardant de défendre les valeurs d'un nationalisme obsolète qui assène ses vérités. L'auteur prend ses distances avec *l'ethnicité* qui, à elle seule, offre une vision étriquée de la littérature migrante. Les *topoi* et les préjugés attachés au personnage littéraire de l'immigré sont bien révolus.

En envisageant la littérature comme système de signes intégrant prises de position plus ou moins ardues, crédos et désirs de concorde culturelle, autrement dit, comme un point focal apte à influencer la vie culturelle et sociopolitique québécoise, l'auteur arrive à la conclusion que la littérature migrante contribue à la refondation de l'identité québécoise qui procède d'un pluriculturalisme universel, dans une audacieuse et moderne « *danse des cultures* », placée sous le signe de l'avenir.

Cette actuelle et épineuse question en entraîne d'autres, sous-jacentes, certes, telles que la diversité et les transferts culturels, la double appartenance spirituelle, l'altérité, le brassage, le métissage et l'hybridité des textes littéraires qui se font porte-parole des postulats culturels. Ces interrogations sillonnent les productions littéraires des écrivains allophones sous la forme de dichotomies : *ici et ailleurs*, *Moi et Autre(s)*, *mémoire et amnésie*, *enracinement et déracinement*. L'auteur analyse en détail le thème de l'exil, comme « lieu d'exercice et d'accomplissement [des] transferts culturels ». Dernière conclusion de l'essai : une fois réalisée la prise de conscience d'être soi, unique et complexe, homogène et hétérogène à la fois, d'être soi tout simplement, l'écriture migrante se sauve de l'anathème d'« immigrante », de « pauvre », de « marginale », en vertu de son caractère éminemment polyphonique.

CARMEN ANDREI



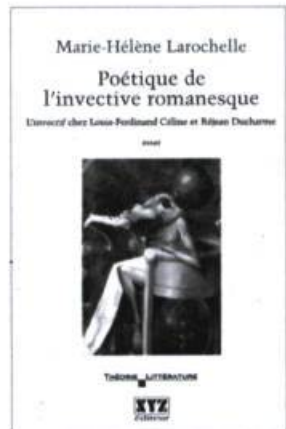


## ESSAI

Marie-Hélène Larochelle  
**Poétique de l'invective romanesque.**  
**L'invectif chez Louis-Ferdinand Céline**  
**et Réjean Ducharme**

XYZ éditeur, Montréal, 2008, 223 pages  
Coll. « Théorie et littérature »

- Perfide pire que tout ! vérole ! (p. 169)
- Mon effrontée calamité, mon petit Christ de sale, de mental, de frustré foireux. (p. 134)
- Cabotin, vil quelque chose, [...] bourrique, viande à fuir... (p. 174)
- Chat Mort ! Chat Mort ! Chat Mort ! (p. 167)



Voici à quoi pourrait ressembler une altercation entre Louis-Ferdinand Céline et Réjean Ducharme, les deux auteurs étudiés par Marie-Hélène Larochelle dans *Poétique de l'invective romanesque*, essai publié dans la collection « Théorie et littérature » chez XYZ. Si ce rapprochement a de quoi surprendre, ce n'est cependant pas la première fois qu'il est esquissé. Nombre de critiques français et québécois avaient en effet souligné cette parenté à la parution de *L'avalée des avalés*, l'un d'eux ayant en outre surnommé Ducharme « petit fils illégitime de Céline » (p. 22). Que partagent donc ces derniers ? Selon l'enseignante de York University, ils utilisent tous deux l'invective comme vecteur de créativité verbale dans leur œuvre romanesque.

Sous le terme invective, Larochelle regroupe le blasphème, le juron, l'injure, l'insulte... bref, tout élément du discours « repos[ant] sur un *pathos* et / ou un *ethos* agressifs » (p. 28), c'est-à-dire se voulant ou étant perçu comme belliqueux. Envisagée par Larochelle comme un *fait de texte*, comme une forme du discours *romanesque* par surcroît, elle se réalise entre un énonciateur fictif et le lecteur, destinataire en creux de tout énoncé textuel. Elle suscite ainsi la rencontre entre le texte et le lecteur, Céline et Ducharme pratiquant une séduction par provocation. Car la parole violente vise avant tout à produire un effet sur son destinataire, son efficacité reposant sur son potentiel performatif ou *invectif* : « Un énoncé *invectif* n'a de réalité que s'il est authentifié comme acte. Hors de cette circonstance, un tel énoncé n'est qu'une *parole*, un dire banal » (p. 43).

Et l'on peut dire que le langage haineux utilisé par Céline et Ducharme n'a rien de banal. Ce que montre Larochelle d'habile façon et qui est sûrement l'une, sinon la conclusion la plus intéressante de son ouvrage est que la visée poétique qui anime leurs romans vient diffracter le spectre usuel de l'invective. Des termes tels que « paratonnerre », « lapin » et « saucisson » ou encore des néologismes comme « fauche-thon », « grazéviskeux », « spermier » et « malagaufre » deviennent des insultes au même titre que les habituels « con », « crétin », « bâtard »... L'invective est un moteur d'inventivité verbale pour Céline et Ducharme. La violence génère le Verbe dans un mouvement similaire à celui de Bérénice qui, constatant la faiblesse de ses injures, s'écrit : « Spétermatorinx étanglobe ! » et crée de ce fait une nouvelle langue, le bérénicien.

Si Larochelle affirme « suivre quelques trajets tracés par les écritures de Céline et de Ducharme » plutôt que de « circonscrire le procédé ou le style de l'invective » (p. 51), reste que la teneur de son essai, reprenant sa thèse de doctorat (2006) réalisée en cotutelle Université de Montréal / Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, est essentiellement théorique. Bien que l'élégance du style en facilite la lecture, celui-ci ne s'adresse pas au lecteur moyen en quête d'une porte d'entrée sur des univers célinien et ducharmien. Les spécialistes y trouveront toutefois leur compte, l'esthétique de l'invective ayant par ailleurs fait dernièrement l'objet d'un dossier dans la revue *Études littéraires*.

ALEXANDRA TOUSIGNANT-CAREAU



## ÉTUDE

Pierre Nepveu

**La poésie immédiate.****Lectures critiques 1985-2005**

Editions Nota bene Nota bene,

Québec, 2008, 265 pages

Coll. « Nouveaux Essais Spirale »

La poésie québécoise de l'après Révolution tranquille a trouvé peu de critiques aussi assidus et désintéressés que Pierre Nepveu. Dans l'introduction de son plus récent ouvrage, qui rassemble une large part des textes publiés dans la revue *Spirale* entre 1985 et 2005, Nepveu revient brièvement sur son parcours de critique littéraire. Dans les années 1970, alors qu'il était l'un des premiers à commenter (dans la revue *Études françaises*) les œuvres de Gilbert Langevin, Michel Beau-lieu et François Charron, Nepveu signait sa première critique dans la revue *Livres et auteurs québécois* (sur *Mourir à Scoudouc* d'Herménégilde Chiasson), avant

qu'Adrien Thériot ne lui offre de publier une chronique régulière dans *Lettres québécoises*, collaboration qui dura de 1978 à 1982. Le présent livre est donc l'œuvre d'un critique expérimenté, mais l'on regrette qu'aucune des nombreuses critiques de *Lettres québécoises* n'ait été retenue, ne serait-ce que pour rappeler la grande indécision qui régnait au tournant des années 1980 quant à la valeur des écrits formalistes, au moment où Paul-Marie Lapointe semblait en rajouter avec les imposants volumes d'*Écritures* et où, d'autre part, de jeunes poètes comme Marie Uguay, Gilles Cyr, Denys Néron, Michel Lemaire, Robert Melançon, Pierre Desruisseaux et Guy Lafond laissaient présager ce qu'on appelait, sans trop d'explication, un « retour du lyrisme » ou une « nouvelle lisibilité » en poésie québécoise.

De ces années charnières, *La poésie immédiate* ne pouvait que porter les traces. La majorité des premiers poètes commentés sont

d'ailleurs d'anciens « formalistes » qui se seraient progressivement « convertis » au réel : François Charron, André Roy, Roger Des Roches, Hugues Corriveau, Normand de Bellefeuille. Nepveu souligne que l'expression « nouvelle lisibilité » a perdu son sens avec l'essoufflement des pratiques déconstructives : de toute façon, écrit-il, « le texte ne peut vraisemblablement donner à lire autre chose que l'illisible du monde. » En effet, la première phrase de l'ouvrage énonce un constat que Nepveu allait développer dans un chapitre de *L'écologie du réel*, à savoir que la « fréquence du mot « réel » dans la poésie québécoise des années quatre-vingt paraît proportionnelle à la difficulté que l'on a à atteindre une réalité devenue une entité abstraite ». Autrement dit, cette poésie fait entendre la voix d'un être qui n'est pas vraiment au monde, fantôme ou ange pour qui la réalité la plus simple est

la plus étrangère qui soit, pour qui l'espace concret tient lieu d'utopie. Mais, d'autre part, et les poèmes de Uguay et de Melançon sont exemplaires à cet égard, il semble que cette voix soit marquée par « la certitude que la poésie peut habiter l'inhabitable ». C'est pourquoi la dérégulation profonde qui traverse la poésie des années 1980 est moins à conjurer, comme chez Miron, qu'à admettre comme une sorte de condition terrestre, ayant pour patrie l'absence de patrie, pour territoire l'absence de territoire, mais comme une énergie pure qui chercherait un corps pour appréhender le monde à travers lui.

Parmi tous les poètes étrangers commentés dans la section centrale du livre, l'Américain Hart Crane est, à mon avis, celui qui offre un contrepoint majeur à cette poésie. Œuvre « fidèle à la logique profonde des métaphores », porteuse d'une « vision », se

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

BQ

20 ans

... et toutes ses lettres !

# Nouveau

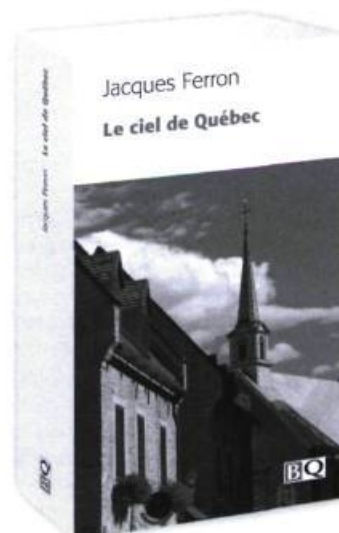


Pierre Vadeboncoeur

**Un amour libre**suivi de *Dix-sept tableaux d'enfant*

Être libre, c'est créer, c'est obéir à cette force dont tout surgit et qui se renouvelle dans le passage incessant de la nuit au jour et du jour à la nuit. C'est cette expérience amoureuse du mouvement créateur dans laquelle s'enracine la liberté que racontent *Un amour libre* et *Dix-sept tableaux d'enfant*. Deux livres essentiels pour apprendre à vivre dans un « temps fluide » qui déjoue la frontière apparente entre l'imaginaire et le réel, entre la vie et la mort.

168 PAGES ♦ 11,95 \$ ♦ ESSAI



Jacques Ferron

Jacques Ferron

**Le ciel de Québec**

« Une brique colossale qui marque l'éclatement du roman de Ferron en une espèce d'épopée, la première que nous ayons. En lisant *Le ciel de Québec*, ce que j'ai découvert c'est mon pays, c'est cette prodigieuse richesse qui est au fond de son passé et que l'écrivain d'ici a trop négligé au profit d'une tradition littéraire qui n'a jamais été la nôtre. »

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

544 PAGES ♦ 18,95 \$ ♦ ROMAN

Catalogue complet : [www.livres-bq.com](http://www.livres-bq.com)



refusant « à la pure notation objective pour dire l'expérience du monde à partir du dedans », un peu comme celle de D. H. Lawrence. La poésie québécoise a depuis longtemps préféré la tension au lyrisme incantatoire, invalidé la métaphore au nom d'une exigence de fidélité au réel, envers la précarité des liens qui nous unissent à lui (alors que la métaphore est peut-être justement la figure exemplaire de cette précarité). C'est que son dedans est en-dehors, comme ce personnage de Jean-Aubert Loranger appuyant sa main sur la vitre, et qui s'étonne de cacher trois maisons : elle doit traverser sa propre abstraction, sa propre irréalité pour atteindre le monde, au lieu de faire le chemin inverse qui va du monde au métaphysique. Saint-Denis Garneau s'était reconnu cette inclination qui le rebuteait, car il y voyait le signe d'une décadence, un mouvement contre-nature.

Bien entendu, cet état présent de la poésie québécoise est fait de parcours qui se recourent et se contredisent. Denis Vanier côtoie Robert Melançon. L'ampleur de la réflexion à propos de poètes comme Hugues Corriveau ou André Roy nous fait regretter certains absents : Michel Beaulieu, Alexis Lefrançois, Jacques Brault, Paul Chanel Malenfant, Gilles Cyr... Mais, salut au critique, leur absence passe presque inaperçue.

VINCENT CHARLES LAMBERT

## NOUVELLE

Louise Dupré  
**L'été funambule**  
 XYZ, éditeur, Montréal,  
 2008, 150 pages  
 Coll « Romanichels »

Depuis 2006, à la faveur du succès remarquable remporté par la pièce de théâtre *Tout comme elle*, Louise Dupré, déjà récipiendaire de nombreux prix littéraires, touche un nouveau lectorat désireux de se familiariser avec son œuvre. En regroupant vingt-six nouvelles écrites entre 1990 et 2007, *L'été funambule* répond à cette attente. Ce recueil nous propose



sept nouvelles inédites ainsi qu'un éventail de dix-neuf textes déjà publiés sous une autre version dans différentes revues.

Dans ce livre, l'écrivaine poursuit sa quête permanente de l'identité féminine. Il serait cependant réducteur de penser qu'elle s'adresse uniquement aux femmes. En fine observatrice du chemin parcouru par ces dernières, elle fait plutôt naître un sentiment de proximité à l'égard de leur questionnement. Avec intelligence et lucidité, les femmes de ses récits jettent un coup d'œil rétrospectif sur leurs jours afin d'entrevoir un avenir non obturé par les remords ou les regrets. Penchée sur les thèmes porteurs qui lui sont chers – la création, les rapports humains, les voyages et la mort –, Dupré échafaude des histoires intimes revêtues d'une signification universelle. L'usage parcimonieux du « je », les descriptions plus qu'écourtées et les dénouements ouverts créent une distanciation ajustée au théâtre intérieur de chacun.

La nouvelle « Babel heureuse », née d'un souvenir d'Expo 67, transcende un 11 septembre

utopique. « Le dé à coudre », « La vie rêvée », « Les mots désuets », « Le retour » et « Une bouteille à la mer » retournent dans tous les sens la filiation maternelle. « Les yeux givrés », « Histoire de poupée », « Ailleurs », « New York », « Le chat » et « Tous les jardins, tous les parcs » dissèquent le couple amoureux, alors que « Le bar », « Un monde vidé », « Un rire », « Funérailles » et « Le dernier octobre » mesurent l'impact du temps irrévocable. Au-delà de leur grande qualité littéraire, toutes ces histoires sollicitent la réflexion. Et « le beau miracle des livres » s'accomplit quand les mots de l'auteure formulent subtilement les pensées confuses qui nous viennent parfois à l'esprit.

GINETTE BERNATCHEZ

Louis-Philippe Hébert  
**La bibliothèque de Sodome**  
 Les Herbes rouges, Montréal,  
 2008, 256 pages

En 1967, à l'aube de la vingtaine, Louis-Philippe Hébert entreprend sa carrière d'écrivain par la publication d'un recueil de poésie. Par la suite, en

Louise Dupré

## L'été funambule

nouvelle



XYZ  
 éditeur  
 Montréal, Québec

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT  
 LA BIBLIOTHÈQUE  
 DE SODOME  
 LES HERBES ROUGES / NOUVELLES



signant nombre de récits, l'auteur de *La manufacture de machines* se montre très prolifique dans les années 1970. Après une parenthèse de plus d'un quart de siècle, il renoue avec l'écriture, menant de front plusieurs projets qui aboutissent, en 2007 et 2008, à la sortie de deux recueils de poésie, d'un roman et de *La bibliothèque de Sodome* – un collage de six nouvelles féroces et exubérantes aux vapeurs sulfureuses.

Hébert est un nouvelliste qui a du souffle. Il met du temps à circonscrire son sujet. En dépit d'une amorce prosaïque et concevable, ses histoires, mitonnées avec délectation, font souffrir mille morts à ses héros avant d'entrebâiller à leur intention les portes d'un enfer surréaliste. Au premier chef, Blaise, un camionneur « typique » jusqu'au jour où il tente de se



métamorphoser en intellectuel pour les beaux yeux d'une librairie irascible. Puisque cette jeune femme est dotée d'une tête trop petite, une casquette des *Devils* constitue tout bonnement l'élément principal qui entre dans la fabrication de cette nouvelle.

Voici, ensuite, monsieur Bi, directeur de la bibliothèque de Sodome. Ce grand homme, qui en veut à son époque et au monde entier, considère qu'il est « le gardien de la différence ». À lui « d'éviter que tout ne devienne pareil ». Le mandat est ambitieux lorsque tout s'effrite autour de soi. En redoutable satiriste, l'auteur nous offre une vision implacable de notre société, délimitée par les contours à peine voilés de la Grande Bibliothèque.

Puis, « Une idée renversante » jaillit un jour dans l'esprit d'un scientifique détroné dans le cœur de sa belle par un crétin. Cette histoire, aux relents scatologiques, emprunte le chemin du chaos et de la folie. La nouvelle suivante évoque un souvenir d'enfance « brûlant », égrené sur un ton aigre-doux jusqu'à l'ultime confrontation avec le diable. Les deux derniers textes, « réservés aux adultes

consentants », explorent le côté sombre du désir physique.

Tous ces récits, qui par le fond et par l'esprit se tiennent à distance du déjà écrit, s'apparentent à des allégories corsées de nos valeurs sociétales. Certains risquent de choquer le lecteur délicat. Mais, on peut difficilement aller cogner aux portes de l'enfer sans s'exposer à un possible péril.

GINETTE BERNATCHEZ

Pierre Gagnon

**Je veux cette guitare**

Hurtubise HMH, Montréal, 2008, 261 pages

Après *5-FU*, en 2005, et *C'est la faute à Bono*, en 2007, *Je veux cette guitare* est le troisième ouvrage publié par Pierre Gagnon et son premier recueil de nouvelles. L'auteur puise dans tous les âges de la vie pour dépeindre le quotidien de marginaux, de décalés ou de laissés-pour-compte. Avec une lucidité implacable, de la tendresse, mais aussi beaucoup

d'ironie, Gagnon décrit ces êtres à part qui sont le fruit d'une société qui les construit tout autant qu'elle les détraque.

Le titre fait référence à celui de la deuxième nouvelle du recueil, qui en compte vingt-cinq. Leur longueur va de quelques lignes à une dizaine de pages. Le lieu où se déroule l'action est la plupart du temps inconnu ; s'il l'est, c'est le plus souvent la ville de Montréal qui est évoquée, ou encore la campagne. Le temps des récits est aussi imprécis, parfois passé, parfois contemporain.

La guitare est l'objet de convoitise d'un jeune garçon de dix ans. Fêru de musique, il fait tout pour acquérir ce précieux instrument chez Schmit Musique, qui ne fait malheureusement pas crédit.

Par ailleurs, la galerie de personnages du recueil est très variée. Il y a Dany, un prétendu loser et « nu-vite assez courageux pour se montrer vêtu », Paulo, un cycliste dont la carrière se termine à manger de la poutine chez ses parents. On retrouve encore Nico, véritable terreur à son école qui fond littéralement au son de la voix de son père, Hélène, la belle maman décrite comme « un ange puni à qui on a arraché une aile », et combien d'autres.

Les thèmes exploités sont également diversifiés, qu'on pense au passage à l'âge adulte, à la famille, aux aléas du milieu littéraire, à l'agression sexuelle, ou aux relations entre homme et femme. Souvent émouvantes et corrosives, les nouvelles de *Je veux cette guitare* ne laissent pas le lecteur indifférent. De plus, elles sont bien écrites, dans une langue accessible.

SARA-JULIETTE HINS

Alice Munro

**Fugitives**

Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carass Boréal, Montréal, 2008, 355 pages

Dans cette traduction quelque peu tardive de *Runaway* (2004), Alice Munro, la grande dame de la nouvelle au Canada anglais, aujourd'hui âgée de 78 ans, nous donne huit histoires qui portent son sceau, au style et à la narration immédiatement identifiable. En même temps, elle prouve que sa force d'écriture n'a pas diminué d'un cran, qu'elle construit ses textes avec une



**Fugitives**  
Alice  
Munro



Éditions de l'Hex

maîtrise époustouflante. En fait, trois d'entre eux sont interreliés et pourraient constituer un court roman : « Hasard », « Bientôt » et « Silence » présentent la même femme à différents stades de sa vie. Juliet, jeune professeure, part rejoindre un homme qu'elle a rencontré à bord d'un train. Après plusieurs années, elle présente sa fille Penelope à ses parents. Le mari de Juliet meurt ; sa femme perd la trace de leur fille qui a rejoint une secte. Par hasard, Juliet apprend que Penelope est mariée et qu'elle a cinq enfants. Comment expliquer cette fuite ?

Ne vous attendez pas à tout comprendre dans ces histoires (j'ai du mal à les qualifier de « nouvelles » classiques, sauf pour une, « Subterfuges », au revirement inattendu). Il s'agit invariablement de femmes qui fuient leur foyer, et pas toujours pour des raisons qui sautent aux yeux. C'est la vie qui les pousse à agir





ainsi. Au lecteur de trouver le pourquoi de ces fugues, qui ne sont pas toujours définitives. Là réside la force de ces récits : une écrivaine y dit ce qu'elle a compris de sa vie, de celle des autres. Elle y va sans détour. Elle n'a pas de temps à perdre. Sans choquer son lecteur, Munro est capable d'ellipses étonnantes, comme sauter, en deux, trois lignes, trente ans de vie d'un protagoniste. Elle résume en un seul trait l'essentiel d'un personnage : « La chevelure de Tessa n'était pas entièrement grise. Ses bouclés étaient retenues en arrière dans un filet serré, découvrant son front sans rides, brillant, encore plus large, plus haut et plus blanc qu'autrefois. Sa silhouette aussi s'était élargie. Elle avait de gros seins qui semblaient aussi rigides que deux rochers arrondis sous l'armure de sa tenue blanche de boulangère, et malgré ce poids [...], ses épaules étaient carrées et majestueuses » (p. 323). Une faculté essentielle pour tout novelliste, de synthétiser, d'approcher le sujet à sculpter avec un couteau aussi aiguisé qu'une lame de rasoir. Sans verser dans l'extrême dépouillement de sa collègue française Annie Saumont, Munro nous fait ici un magnifique cadeau que la traduction n'altère en rien. (Enfin, on ne traduit pas moose par « élan d'Amérique », mais par « original » !) Un livre dont on ne se détache pas facilement. On y retourne pour reprendre la lecture d'une nouvelle, puis d'une autre, toujours avec le même plaisir, la même inquiétude aussi.

HANS-JÜRGEN GREIF

## POÉSIE

Pierre Chatillon

### L'homme aurore

Écrits des Forges, Trois-Rivières  
2008, 102 pages

Les anthologies et les histoires littéraires parlent peu de Pierre Chatillon. Cet auteur, qui, en plus de la poésie, a écrit des romans, des nouvelles et des essais, réussit pourtant à créer, depuis plus de quarante ans, une œuvre de qualité qui ne manque pas d'originalité. En témoignent notamment son roman *La mort rousse*, réédité au moins deux fois depuis sa parution en 1974, et son dernier recueil de poèmes, *L'homme aurore*, un hommage à la lumière et à la vie présenté sous le mode de l'émerveillement.

« À l'aube<sup>o</sup> j'ouvre les bras comme des ailes<sup>o</sup> et monte en même temps que le soleil<sup>o</sup> j'étire sur l'azur<sup>o</sup> les rayons de ma joie<sup>o</sup> je me fonds avec l'or de son disque<sup>o</sup> je l'imité pour apprendre<sup>o</sup> son secret d'éternité » (p. 7). Le livre s'ouvre sur ces vers, qui en donnent et la matière et le ton ; la métaphore de l'homme-lumière, dans toutes ses variations, semble en guider le parcours. Elle s'impose en plusieurs circonstances, allant jusqu'à bouleverser le cycle du temps : « Parfois mon cœur est si rempli d'aurore<sup>o</sup> que tout le jour durant<sup>o</sup> se poursuit en moi le lever du soleil<sup>o</sup> parfois mon cœur est si rempli d'aurore<sup>o</sup> qu'au crépuscule quand le soir verse son encre sur le paysage<sup>o</sup> le soleil en moi se lève encore » (p. 90). *L'homme aurore*, c'est le récit du « jour le plus long<sup>o</sup> de l'histoire du monde » évoquée dans les premières pages, « ce jour radieux [qui] refuse de passer » (p. 9), ponctué par les fantasmes du poète « sans-ailes » qui voudrait « pouvoir voler<sup>o</sup> dans l'étincellement de la lumière » (p. 77) ou par l'apparition d'une femme-déesse qui « émerge de la mer », « ruisselante de clarté » (p. 26). Mais on s'y attend : la lumière ne peut avoir de prise que sur l'obscurité, qui apparaît, effectivement, vers le milieu du recueil et encerle le poète : « Dans le brouillard je distingue à

peine<sup>o</sup> une forme grise effleurant les houles<sup>o</sup> et je me demande : ° à qui donc est cette main<sup>o</sup> qui plane au-dessus des eaux? » (p. 54). À ce moment, on sent bien distinctement planer une menace, exprimée dans les images du soleil couchant ou de la marée qui descend, qu'on associe au rapide passage du temps, au corps qui vieillit ou peut-être à la maladie. C'est ce que laissent penser les références au passé et à l'enfance, toujours évoqués de façon nostalgique, et plus encore à l'Au-delà, qui n'est pourtant jamais présenté comme un espace trop éloigné de la vie terrestre. Dans ce monde qui habite son imaginaire, le poète cherche à transporter ce qu'il connaît le mieux et à reproduire littéralement le décor de la nature : « En arrivant dans l'Au-delà<sup>o</sup> je réinventerai la mer<sup>o</sup> à la manière d'un mime<sup>o</sup> à partir des musiques bleues de mon souvenir<sup>o</sup> avec mon doigt dans le vide<sup>o</sup> je dessinerai la ligne d'horizon<sup>o</sup> avec des gestes souples de mes mains<sup>o</sup> j'imiterai l'ondulation des vagues » (p. 16). C'est le grand paradoxe de ce livre – et probablement ce en quoi il est si touchant : l'homme cultive en lui cette soif de l'absolu et rêve de l'Au-delà sans pouvoir se résoudre à abandonner sa vie sur terre, à laisser derrière lui la beauté du monde (« qu'irais-je faire dans un autre monde<sup>o</sup> je suis si bien ici<sup>o</sup> et sous aucun prétexte je ne veux<sup>o</sup> me retrouver au ciel<sup>o</sup> sans eaux sans fleurs<sup>o</sup> sans arbres sans oiseaux<sup>o</sup> sans musique sans livres<sup>o</sup> sans corps et sans soleil » [p. 87]). La distanciation entre ces deux espaces s'opère au terme du parcours : le « je » se détache de lui-même, d'abord par la vision prospective – dans l'avant-dernier poème, le futur prend la place du présent –, puis par la dépersonnalisation – dans le dernier poème, le « je » devient « il ».

La quête de l'absolu, la mise en spectacle d'une nature souvent fantaisiste et la précision du style participent pour une large part à la beauté de cette poésie ; un univers qui rappelle à quelques occasions l'esprit romantique du XIX<sup>e</sup> siècle.

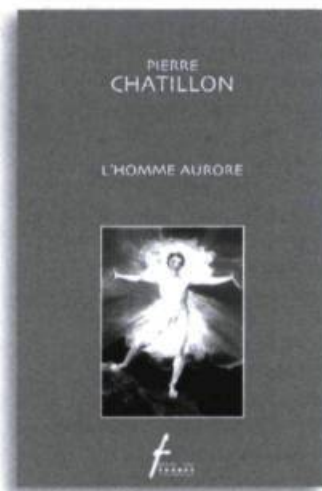
EMMANUEL BOUCHARD

Olivier Dyens

### Là où dorment les crapauds

Triptyque, Montréal,  
2008, 43 pages

Le constat qui se profile au terme de cette courte suite poétique ne semble pas garantir à l'humain les pouvoirs, les dons nécessaires aux réalisations d'une race qui s'est peut-être trop longtemps fiée aux illusions qui fondent ses mythes : le progrès, le savoir, la mémoire, la grandeur de l'homme, etc. On ne peut pas certifier que les poèmes du second opus d'Olivier Dyens s'approchent de ce qu'il conviendrait d'appeler une vérité transcendante élucidant la nature de notre existence. Or ils ont le mérite de nous confronter à une vision du monde où nous pouvons mesurer la fragilité de notre présence. Aussi, notre destin paraît sans cesse plus près de l'effacement que de l'intronisation dans l'ordre cosmique : « rien ne subsistera ° de la paille de tes doigts ° de la façon dont tu vacilles ° dans la crue des glaïeuls ° rien ne restera » (p. 24). L'équivoque de cette présence est d'ailleurs renforcée par le rôle proprement illusoire du passé, de la trace historique, que l'homme chérit tout en s'abstenant d'interroger sa propre actualité. Il dessine et commande un univers qui dresse une barrière entre lui et un espace pur, inviolé, où l'homme ne peut pénétrer sans compromettre la nature même de cet espace, se trouvant ainsi condamné à demeurer en marge du sol sacré que le poète convoite : « [...] l'hymen ° est ce qui existe ° au-delà ° des usines et du béton » (p. 20). Ainsi le poète proclame que « le monde est un âne ° au crépuscule » (p. 21), bête de somme par excellence qui aurait porté jusqu'à l'épuisement l'homme telle une lourde charge sur son dos. Qu'arrive-t-il à l'homme si ce qui l'a porté faillit soudainement ? Ne se retrouve-t-il pas *Là où dorment les crapauds*, c'est-à-dire dans la vase, ce lieu de dégradation où la matière est informe, en décomposition, mais où les lois de l'écologie promettent néanmoins une nouvelle éclosion de la vie,





comme un perpétuel retour : « Aujourd'hui je sais ° que les ombres et le sel ° les chapelles des corps ° que l'on aime ° les levants des peines ° vivent des traces du matin ° que les fleurs qui brûlent sur le goudron ° que les oiseaux qui meurent ° dans les mamelles du blé ° que les amants qui s'épieuent ° dans le marbre des rivières ° sont plus âgés que l'Éternel » (p. 36-37).

Malgré la présence affirmée du « je », Dyens semble d'abord soucieux d'interroger la destinée de l'homme. On perçoit aisément la réflexion philosophique que sa poésie esthétique. Confronté à un monde déclinant – « Quand je m'éveille ° je vois le genévrier âcre ° qui glisse dans le pus » (p. 15) –, le poème versifié, vertical, peut se lire comme une dernière tentative de s'élever contre ce mouvement vers le bas, vers la tombe. Le vocabulaire religieux (« psaumes », « litanies », « prières ») serait la réminiscence d'une parole sacrée que le désenchantement actuel dépouille de ses pouvoirs transcendants. Un peu comme la vase qui récupère et refond divers éléments, les poèmes mélangent les registres en interpellant des objets et des êtres différents (animaux, végétaux, dieu, corps humain...). Il en résulte une esthétique aux accents baroques qui sait autant ravir le lecteur – « les jarrets les ventres les yeux ° qui se sont posés sur la nacre de pierres ° sentent ° l'étain des jours ° les œufs qui éclosent ° les grands fauves ° vêtus d'urine » (p. 24) – que le repousser : « l'insecte qui rêve à ma chair ° et qui mouille ses oeufs ° se fissure ° et se courbe ° comme un blé si jeune ° qu'il goûte le vagin » (p. 15). À mon sens, cette dynamique de l'attraction et de la répulsion enrichit la lecture grâce au mouvement ou plutôt à l'équilibre qui est sans cesse mis à l'épreuve, ne sachant sur quelle part du texte prendre appui. N'est-ce pas d'ailleurs l'essence du rapport à la transcendance évalué dans le recueil que de susciter de continuelles remises en question, car l'homme qui contemple l'infini du ciel s'ennuie inmanquablement de la profondeur de l'horizon,

et vice versa ? Il serait facile de percevoir la découpe des vers – il excède parfois l'alexandrin, alors qu'il tient en une seule syllabe à d'autres moments – comme l'illustration formelle de cette hésitation. Pourtant, l'écart entre les diverses valeurs du vers donne aux poèmes un rythme égrené, voire un caprice davantage typographique dont l'œil se lasse. Voilà, sans doute, ma plus grande réserve à l'égard des poèmes d'Olivier Dyens.

THOMAS MAINGUY

Christiane Frenette  
**Territoires occupés**

Le lézard amoureux, Québec,  
2007, 89 pages

Les deux dernières œuvres de Christiane Frenette, le roman *Après la nuit rouge* (2005) et le recueil des nouvelles *Celle qui marche sur du verre* (2002), révélaient une sensibilité hors du commun pour la souffrance humaine, et c'est encore ce qui marque son plus récent recueil de poèmes : un regard qui, pénétrant d'une manière forte la réalité parfois crue, parvient à dire sa propre fragilité. *Territoires occupés* s'articule autour de sa section centrale, dans laquelle le poète se fait le témoin d'épisodes « téléjournalistiques » hélas parfois trop réels (« ce que je vois ° chaque soir à 22 heures », p. 10) ; de part et d'autre, l'entrée dans le monde d'un être qui s'approprie, qui cherche à connaître et à maîtriser le langage nécessaire pour raconter la vie et la mort, conscient de ses propres limites (« Je compte mes pas ° dans ce paysage sans lumière, ° je ne suis qu'une image ° qui se débat contre elle-même. [...] Je comprends vite ° et vois tout ° la détresse des mains ° ouvertes pour rien, ° l'animal dans sa cage, ° la ration de cinq heures. ° Même l'espoir imbécile ° de refaire la vie ° avec mes propres mots, p. 17-18), puis son retrait, ponctué de constats désolants mais lucides, d'où émanent l'impuissance et peut-être la culpabilité (« La force des eaux m'entraîne ° vers les rives confortables. ° Je ne suis pas née ° missionnaire. ° Je cherche un abri feutré ° au bord d'un lac, °

la veine d'eau ° au sommet de la montagne. [...] Je ne pourrai rien ° sinon oser l'espoir ° que jamais vos images ° se retournent ° contre vous. [...] Et je signe, ° fraternellement voyeuse. », p. 88-89). « Les enclaves », titre de la section centrale, ce sont les territoires de drames comme celui de la guerre de Bosnie. Sur cette terre dévastée, souillée par le feu et le sang, un homme crie son désespoir, sa rage, sa haine à l'endroit du « poète fou » (p. 25), Randovan Karadzic, ce Serbe responsable de nombreux crimes de guerre et accusé de génocide : « Tu me croyais nuisance, ° l'insecte qui dévorait ton blé ° sous le soleil de juillet ° et te menait droit à la famine. [...] Un jour je t'emporterai avec moi ° dans mon trou. ° Nous sommes si nombreux ° à t'attendre. ° Le soir à la chandelle, ° nous lisons tes poèmes ° pour nourrir notre haine » (p. 23, 30). Ailleurs, c'est l'assassinat de la comédienne Marie Trintignant par son ami de cœur, le chanteur Bernard Cantat, qui est mis en scène, dans deux poèmes adressés à ces personnages, d'abord à la victime : « Les bêtes veulent mourir ° au chaud de leur terrier. ° Ta tribu a voulu ° que tu reviennes à la maison. ° Ne t'inquiète pas, ° tu ne seras pas dépaylée ° les caméras t'attendent. ° Tu n'auras pas à sourire, ° frêle Ophélie, ° gisante intubée » (p. 36). Le ton se durcit dans les vers destinés au prisonnier criminel ; la voix qui parle devient plus vive ; s'y pointe par moments un sentiment d'irritation à l'endroit d'un comportement inhumain, que l'épreuve du retour dans le monde finira de punir : « Si tu remontes sur scène, ° oublie le feu et la fougue. ° Il te faudra montrer l'envers ° l'animal fourbu, ° le vaincu, le traître. ° C'est lui qu'on sera venu ° entendre. ° Rien que lui. [...] À l'ombre tu reconstruis ° ton mystère. ° Comme Sisyphe » (p. 45). Au terme de ces tragédies collectives, intimes ou domestiques (un poème évoque celle d'une mère négligente ayant causé la mort de son enfant laissé dans la machine à laver) survient ce qui semble être une réjouissante découverte : un « Paradis terrestre ° [...] dans

les montagnes ° de Papouasie » (p. 77). Mais l'homme et sa science, devant « l'oiseau mangeur de miel », les « eaux cristal, ° la chair des poissons », les « insectes patineurs », deviennent les artisans d'une nouvelle profanation : « Quand tu l'as découvert, ° tu as pensé ° je suis le premier homme ° du premier matin. ° Quand il t'a aperçu ° avançant lentement ° dans la jungle, ° l'oiseau mangeur de miel ° a vu la fin du monde ° dans ton regard » (p. 78, 80).

Christiane Frenette détient cette rare qualité : comme nouvelliste, romancière ou poète, elle sait bien varier les tons et, plus encore, les entrelacer, les confondre, réalisant ainsi, dans ses vers autant que dans sa prose, cet idéal énoncé par Yvon Rivard dans son essai « Une forme nue contre le ciel ». Une *occupation* du territoire poétique intense, profonde, au point de devenir *investissement*.

EMMANUEL BOUCHARD

Pierre Morency  
**Amouraska**  
Boréal, Montréal,  
2008, 93 pages

Après la réédition récente (2004) de ses poèmes parus entre 1966 et 1986, Pierre Morency offre cette année un nouveau recueil, traversé par les thèmes qui lui sont chers : l'amitié, la nature et l'amour, comme en témoigne ce titre d'une sonorité si ronde, si pleine, où point également une absence, celle de la lettre initiale, pourtant non essentielle à l'évocation des beaux paysages du Bas-Saint-Laurent. Mais ce n'est pas plus cette région qu'une autre en particulier qu'est amené à visiter le lecteur des textes d'*Amouraska*, aussi achevés que ceux des œuvres précédentes.

Avec le poète, on se demande justement « Où vivre » et, dans la première section qui porte ce titre, on trouve plus de réflexions que de réponses définitives. C'est bien souvent dans le mouvement ou le passage des choses et des êtres que se révèlent les véritables lieux d'élection du poète : « Fuir, il faut fuir, s'octroyer la distance,



Apprendre les visages, les ailes, l'autre versant, Vivre de guet et de cran, fouler les chemins vieux, Devenir aussi clairs au retour que les cailloux de la moraine » (p. 13). Partout dans cette section, comme dans le reste de l'œuvre (dans « Les paroles qui marchent dans la nuit » notamment), le lecteur est (trans)porté par cette thématique du passage, du chemin, de la promenade. C'est précisément par ce biais, et d'une façon sensible, qu'est présenté le tableau de l'automne : « Bonheur d'avancer sous les souffles d'automne Sentir comment la saison pousse dans l'autre saison Le tournoiement des feuilles et puis celui des neiges Remous tourbillons ce passage dans le mouvement est bonheur » (p. 26). Faut-il après s'étonner que le poète, naturaliste et ornithologue, trouve lui-même chez l'oiseau un semblable élan, pourtant précisément dirigé, vers un horizon large et ouvert : « Il vole sur le chemin du soleil – l'oiseau – Sur la ligne où le noir parfois livre des couleurs. En tous lieux de ce monde appelés nourriture L'oiseau vit où il voit et je vais où il vit » (p. 19) ?

S'ils servent à l'homme de refuges, de mesures ou de prolongements, la faune, la flore autant que les paysages demeurent insuffisants ; leurs limites sont affirmées dans l'éloge à l'humain qui marque la première section (« Nature jamais seule ne rassénère la tête Mortelle. Encore moins le seul grand chant Des forêts. Ou le regard des bêtes quoique chaud. C'est dans l'autre humain

qu'un humain trouve son réel », p. 29), mais aussi les autres, notamment la quatrième, « Amouraska », où le vers cède la place à une prose soutenue, aux larges déploiements et au timbre sonore; le poème éponyme, pris en charge par la voix d'une femme, en offre un bel exemple : « j'aime le mot mari, il y a de l'amarre et de l'air en lui, de l'air qui rit dans nos mains, ce mois de mai qui riait dans l'air, et ce rire perdure entre l'homme et sa femme, la bonne humeur éclaire une maison avec ce mari qui est lui-même une maison où il rit avec l'air du temps » (p. 82). Dispersées dans des scènes qui annoncent autre chose, les évocations de l'amour apparaissent discrètement : dans la « rencontre de deux rires » suggérés par le chant du ruisseau qui coule derrière la maison du Bonheur, ce personnage à qui le poète est venu rendre visite dans l'espoir de trouver réponses à ses questions (« Vous aimeriez savoir comment on arrive à être comme je suis ? », lui renvoie le Bonheur, qui finira par conclure ne rien pouvoir faire pour cet homme n'entendant, devant le cours d'eau, rien d'autre que « le glissement du flux sur les galets, des glouglous et des tintements de gouttelettes », p. 75-76).

Il faudrait encore parler de « Respects du soir », ces textes de la deuxième section s'adressant personnellement à des amis (Roland Giguère, Jean Rousselot, Jean-Guy Pilon, Frédéric Jacques Temple), à une femme et à un enfant. On trouve en chacun d'eux le touchant et chaleureux espace de la fraternité, dans un atelier d'artiste ou une ville étrangère, un repère intime ou « la peau d'un lac », comme dans ce simple mais vibrant témoignage à un certain Jean-Noël, « compagnon de chaloupe » : « Nous allions sur la peau d'un lac profond. Les rives étaient noires de ce noir qui croasse. Dans le ciel d'en bas Des nuages nous cernaient où, vélocé, Passait parfois un vol sans musique. La vie était là Avec ses heures en forme de poissons illisibles. Elle murmurait sous le claquement des tolets : Vis-moi la vie donc, vis-moi la vie donc » (p. 66).

*Amouraska* dessine les contours d'un lieu gorgé de mille autres, dépourvus de géographie. Dans un style limpide, fluide et désarmant par l'évidence dont il est investi, Pierre Morency poursuit son avancée discrète, mais pleinement assumée, dans le fragile équilibre naturel, ce lieu de prédilection où il tente, toujours avec la même grâce, de situer et de comprendre la place de l'homme.

EMMANUEL BOUCHARD

et blanc en laissent clairement apprécier la thématique : l'amour, la sexualité, la mort, la révolte, la marginalité, la poésie, dont le corps et le visage humains deviennent, au fil des pages, les plus importants véhicules.

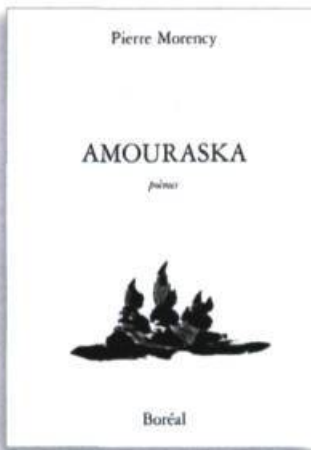
Le texte proprement dit se présente comme une enfilade de courtes réflexions, confessions, mots d'esprit ou aphorismes. Le tout semble avoir été noté sur le vif, dans le même élan, ce qui donne à l'œuvre une cohérence



Claude Péloquin-Zilon  
**Le Cadeau**  
Michel Brûlé, Montréal,  
2008, 256 pages

Le livre signé par Claude Péloquin et Zilon qu'on trouve en librairie depuis 2008 est le fac-similé d'un « ouvrage unique » offert par le poète à Guy Laliberté, le maître d'œuvre du Cirque du Soleil. Il faut le dire d'emblée : tout minutieux qu'il soit, le travail de reproduction de l'éditeur Michel Brûlé ne permet de poser qu'un jugement partiel sur cette œuvre d'art dont on ne peut qu'imaginer la texture des traits et des couleurs. Tout de même, on saisit l'esprit qui a présidé à sa création, la facture spontanée, un peu débraillée, voire sauvage du dessin qui rappelle souvent le graffiti ; le format réduit tout comme le noir

certaine, sa plus grande qualité sans doute. Associé aux mouvements de la contre-culture des années soixante et soixante-dix, Péloquin a toujours aimé provoquer (faut-il rappeler qu'il est l'auteur de cette phrase-choc gravée sur la murale de Jordi Bonet au Grand Théâtre de Québec ?). Ainsi fait-il de son franc-parler le sujet de plusieurs pages du Cadeau (« Langue de porc : Je suis cru vous n'aimez pas mon cri quand je sors J'hyperécris J'écris cru Je dis les choses crues sans détour [sic] » ; « Je mets ma langue de porc dans votre confort ») ; il a conscience que la causticité de ses propos stimule la réflexion, influence peut-être son entourage (« Je suis le forceps de vos esprits »), mais qu'elle participe aussi à sa propre marginalité (« Mes écrits sont un feu que je mets dans vos ailes »),





voire à son exclusion (« Nobel ne m'aime pas car je ne fais pas dans le popule et la politique »). Et il célèbre le malaise qui en découle (« Je porte comme une sorte de refus total d'être ici assaisonné d'un bien être [sic] dans les champs de mines »), tout comme celui que lui procure la beauté des femmes, qui constitue, selon lui, son « plus grand malheur » : « Je m'ennuie de vous qui me rendez la vue insupportable à force d'être belles » ; « J'accuse les femmes de m'avoir martyrisé par leur beauté inaccessible » ; « C'est horripilant de devoir quitter cette planète [sic] en les adorant autant ». Le martyr, qui, ainsi décliné, finit par lasser, trouve un contrepoids dans ce regard d'étonnement que le poète jette sur le monde (« J'explose de joie à la seule vue d'une patate ou d'une fraise... Les oiseaux-mouches s'amourachent dans ma tête »). Si la poésie de Péloquin rue dans les brancards, c'est très souvent pour chanter l'amour (« La musique de la femme me dynamite le cœur ! »), les plaisirs du présent (« Ne venez + me parler de paradis Je le vis sur terre » ; « Ma vie n'est pas power Elle est pow wow ! ») et la beauté (« Pourquoi bon Dieu avoir fait la vie si belle ? » ; « Chaque être humain est unique fantastique et irremplaçable » ; « J'entends la beauté humaine »). On sent, dans plusieurs passages de ce texte « vandalisé » par la peinture, selon l'expression employée par Zilon dans une entrevue diffusée sur les ondes de Radio-Canada, une certaine joie de vivre, une fraîcheur colorée, un émoi devant la magie du monde, toutes choses qui, en somme, évoquent l'esprit du cirque dans lequel baigne le premier destinataire de ce livre.

Chose sûre, ce Cadeau, très personnel, dut émuoir Laliberté. Y avait-il lieu, pourtant, d'en faire un livre et d'en étendre la diffusion ? Rien n'est moins sûr, car l'œuvre n'a ni une grande valeur littéraire, ni la qualité d'un objet de collection. Elle intéressera sans doute les exégètes.

EMMANUEL BOUCHARD



Rabindranath Tagore  
**Les oiseaux de passage**  
 Éditions du Noroît, Montréal,  
 2008, 113 pages

Tout le monde connaît le nom de Tagore (1861-1941), Rabindranath de son prénom, Prix Nobel de littérature en 1913, mais qui a lu son œuvre, littéralement monumentale ? Plus de cent cinquante livres, tous genres confondus ! C'est Normand Baillargeon, professeur en sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal et auteur du très remarqué *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* (Lux, 2005), qui nous rappelle l'ampleur de cette œuvre dans sa présentation – informée mais peu littéraire – *Des oiseaux de passage*, un recueil de 326 aphorismes inspirés d'un voyage au Japon, écrits en anglais (*Stray Birds*), traduits pour la première fois en français par Baillargeon lui-même. Celui-ci présente Tagore comme un visionnaire et ses aphorismes « comme autant de bornes millénaires balisant cette marche pour la reconquête de notre héritage humain » (p. 20). Le premier aphorisme donne le ton ; les oiseaux de passage sont associés à l'été, au chant et à l'envol, bref au vivant.

Selon Baillargeon, les haïkus auraient été une source d'inspiration pour les aphorismes de Tagore : « Le poète y cherche en effet, en utilisant des moyens minimalistes, à produire des effets d'une portée poétique

maximale concentrée dans de brèves sentences » (p. 14-15). Voilà un raccourci difficilement défendable. D'une part, il ne suffit pas d'utiliser des moyens minimalistes pour produire l'effet haïku ; d'autre part, les haïkus n'ont rien de sentencieux. Certes, comme les aphorismes de Tagore, les haïkus évoquent souvent une communion avec la nature et cultivent l'amour des petites « choses » : les oiseaux, les fleurs, le brin d'herbe, la goutte de rosée. Mais tout est affaire de point de vue et de ton. Quand je lis ceci : « Dieu se lasse des grands royaumes, jamais des petites fleurs » (p. 39) ou « Écoute, mon cœur, tous ces murmures du monde par lesquels il te fait l'amour » (p. 26), je n'ai pas l'impression de lire un maître du haïku ni un prix Nobel de littérature ; j'ai plutôt l'impression de lire du mauvais Bobin, pieux et insupportablement sirupeux.

Régulièrement, Tagore s'adresse à son cœur et affiche son humilité ou sa mélancolie. Les pires clichés (« L'homme naît enfant ; sa force est de pouvoir grandir », p. 29 ; « Les hommes sont cruels, mais l'homme est bon », p. 77) côtoient la joliesse, qui partout affleure. En témoignent ces trois extraits de la seule première page : « Ô vous les petits vagabonds [les oiseaux de passage] du monde, que l'on retrouve parmi mes mots les traces de vos pas » ; « Il devient minuscule, petit comme une chanson, comme un baiser d'éternité » ; « Ce sont les larmes de la terre qui gardent ses sourires en fleur » (p. 23). Enfin, le recueil se termine par cette désolante profession de foi : « Que ceci soit mon dernier mot : j'ai confiance en ton amour » (p. 105). On aura compris que j'ai été infiniment déçu par ce petit livre, somme toute assez prétentieux, que j'avais pourtant hâte de lire après avoir entendu Baillargeon lire des extraits lors d'un lancement des éditions du Noroît.

YVES LAROCHE

REVUE

**Cap-aux-Diamants**  
 n° 96 (2009), 58 pages

Belle initiative que celle de la revue *Cap-aux-Diamants*, la revue d'histoire du Québec, comme l'indique son sous-titre, qui a eu l'heureuse idée de demander à quelques collaborateurs du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ) de préparer un numéro consacré au français québécois dont l'histoire est encore à faire et qu'il est urgent d'écrire, selon le directeur de cette importante équipe de recherche, Claude Poirier. Dans sa présentation, ce professeur-linguiste invite le public à l'appuyer pour que soit publiée enfin l'édition complète du *Dictionnaire historique du français québécois*, en chantier depuis plusieurs années, qui témoigne de la culture francophone distincte des Québécois depuis leur installation sur les deux rives du Saint-Laurent.

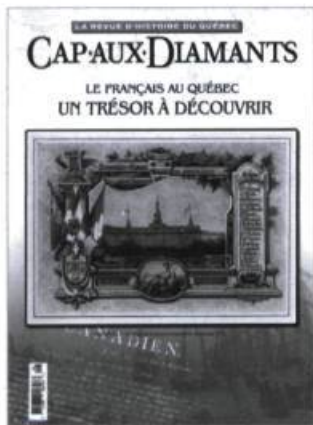
Huit articles sont offerts aux lecteurs dans ce numéro. Le directeur du TLFQ est lui-même l'auteur de trois d'entre eux. Dans le premier, il s'intéresse aux mouvements de population qui l'aident à établir l'évolution du français nord-américain. Il prend la peine de préciser que cette langue n'était pas « un mélange de patois comme on l'a prétendu sur la base d'une documentation incomplète ». D'où l'importance de la publication du *Dictionnaire historique*. Dans le deuxième, il aborde les origines du complexe du parler canadien, en particulier au lendemain des Troubles de 1837-1838, montrant ainsi que « [l]a langue est un puissant révélateur de la mutation des idéologies ». Il ne faut pas s'étonner, non plus, que des puristes aient attiré l'attention sur l'anglicisme, par exemple, devenu le symbole de l'infériorité des Canadiens français. Quant aux campagnes de ces puristes, des voix se sont fait entendre pour tempérer leurs excès, en particulier cette tendance à vouloir aligner le français d'ici sur la norme de France, d'où, au XIX<sup>e</sup> siècle, la montée du joul,



qui provoque une crise et que Poirier interprète comme une révolte contre le régime politique et économique imposé par le Canada anglais et comme une volonté d'affrontement. Dans son dernier texte, il montre que le français québécois a nettement été influencé par nos origines maritimes. Plusieurs mots de notre vocabulaire proviennent de ce secteur d'activité.

Dans un article richement documenté, Robert Vézina s'intéresse à l'influence que les Amérindiens ont exercée sur le français canadien, qui y a emprunté un lot de mots et d'expressions, tant des noms de lieux, de la faune et de la flore que de la culture matérielle. Geneviève Joncas privilégie le passage du mot « canadien » à « québécois », un véritable virage à 180 degrés, ce qui témoigne de l'évolution de l'identité du peuple québécois à travers les périodes. Gabrielle Saint-Yves s'intéresse, quant à elle, au vocabulaire féminin, plus

précisément aux stéréotypes : la femme est présentée en fonction de son sexe, des liens de parenté, de son statut civil, de ses occupations et tâches, des vêtements, voire comme objet de convoitise, etc. André Thibault complète le numéro avec un texte portant, à partir de certains mots et expressions, sur Le Québec et les Antilles, qui ont, selon lui, un héritage commun.



Voilà un numéro important, qui saura plaire à une foule de lecteurs préoccupés par la présence de la langue franco-québécoise, l'une des principales caractéristiques qui nous démarque sur ce continent mais aussi dans le monde. Il est certes temps, avant que les documents disparaissent, de rédiger l'histoire de cette langue, à travers les mots et les expressions qui nous disent nos origines, et de préciser son rayonnement ici mais aussi dans la francophonie.

AURÉLIEN BOIVIN

#### RÉCIT

Jean-Claude Germain  
**Le cœur rouge de la bohème. Historiettes de ma première jeunesse**  
 Hurtubise HMH, Montréal,  
 12008, 176 pages

**J**ean-Claude Germain est une personnalité incontournable de la scène culturelle montréalaise.

C'est un écrivain polyvalent, certes, mais avant tout homme de parole. Le souvenir de sa voix riche et enjouée résonne à nos oreilles à lecture de son dernier livre : dix-neuf récits inspirés de sa jeunesse étudiante dans les années cinquante.

*Le cœur rouge de la bohème* évoque les « derniers papillotements » du *Red Light*, ce quartier légendaire de la métropole occupé par une faune plus que louche aux yeux des jésuites du collège Sainte-Marie, fréquenté par le jeune Germain. Selon lui, « le caractère exceptionnel de la formation du Sainte-Marie n'a pas tenu à son curriculum classique, mais à sa location géographique » (p. 22). La poigne de fer des enseignants ne suffisait pas à enrayer l'influence « directe » du milieu car, à la faveur de l'élargissement de la rue Dorchester, les élèves avaient hérité d'une cour de récréation qui s'étendait pour ainsi dire à tout le centre-ville.

# 30 ans de culture en revues

**30 ans**  
**sodep**  
 Société de développement  
 des périodiques  
 culturels québécois

[www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca)



arts visuels ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER | VIE DES ARTS cinéma 24 IMAGES | CINÉBULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES création littéraire BRÈVES LITTÉRAIRES | ESTUAIRE | EXIT | JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | LIBERTÉ | MOEBIUS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE culture, littérature et société ENTRE LES LIGNES | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIAISON | LIVRE D'ICI | LURELU | NUIT BLANCHE | QUÉBEC FRANÇAIS | SPIRALE histoire et patrimoine CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE théâtre et musique CAHIERS DE THÉÂTRE JEU | CIRCUIT | L'ANNUAIRE THÉÂTRAL théories, essais et analyses ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERCULTURE | INTERMÉDIALITÉS | L'ACTION NATIONALE | POSSIBLES | PROTÉE | TANGENCE | VOIX ET IMAGES



Jean-Claude  
**Germain****Le Cœur rouge  
de la bohème**

Historiettes de ma première jeunesse

Germain restitue avec précision le contexte historique et la réalité urbaine de ce Montréal d'après-guerre. Il puise abondamment dans ses souvenirs afin de recréer le climat déletère qui sévissait au collège. L'épisode de délectation morose du père Bellavance, lors de la confession

mensuelle, est d'une drôlerie grivoise irrésistible. Habile raconteur, il réussit également à traduire avec nuances l'atmosphère asphyxiante qui pourrissait la vie de cette bohème artistique issue du *Refus global*.

Au fil des pages, les rencontres cruciales ou insolites se multiplient : Jean Gascon, André Mathieu, Armand Vaillancourt, Henri Tranquille, jusqu'à René Lévesque... envers qui l'auteur se montre plutôt cassant. Les dernières pages s'élèvent plus difficilement au-dessus de l'anecdote. Le récit s'égaré dans des digressions mondaines, et plusieurs personnages colorés ne font qu'une apparition furtive. Trois ou quatre histoires deviennent réellement des historiettes. Un irritant négligeable qui ne parvient pas à annuler l'effet tonique de cette lecture.

GINETTE BERNATCHEZ

## ROMAN

Hugues Corriveau

**La gardienne des tableaux**

Montréal, XYZ éditeur,

2008, 112 pages

Coll. « Romanichels »

Depuis une trentaine d'années, Hugues Corriveau occupe la scène littéraire québécoise en explorant des voies multiples. Au fil des ans, il a mérité de nombreuses récompenses. Son dernier roman, *La gardienne des tableaux*, se glisse avec sensualité dans l'univers de l'art. En pénétrant les arcanes du désir, trois personnages égarés s'approchent de la lumière. Un seul d'entre eux toutefois parviendra peut-être à « trouver la juste mesure de sa survivance » (p. 101).

Marc Rialto, un peintre déserté par l'inspiration, éprouve un jour un sursaut de volonté en découvrant dans une galerie les

tableaux de Louis-Pierre Bougie. Sous le coup de l'émotion, Marc souhaite réanimer la gardienne des lieux, Constance Tweed, une jeune femme éteinte qui avoue n'avoir jamais regardé les toiles pendues sur ces murs. Emporté par la fougue des personnages représentés par Bougie et déterminé à dessiller les yeux de Constance sur la beauté du monde, Marc devient son amant. Mais cette relation contraignante ne peut nourrir son art et, « pour que se dénouent les confusions qui l'empêchaient de créer » (p. 37), il entreprend un voyage à Rome. Là-bas, subjugué par tout ce qui allume les sens, Marc assimile des découvertes porteuses. Lorsque sa route croisera celle de Lillian, « cette femme au sang gorgé des fruits mouillés d'aurore » (p. 32), Marc trouvera enfin un nouveau souffle créateur. Mais à quel prix ?

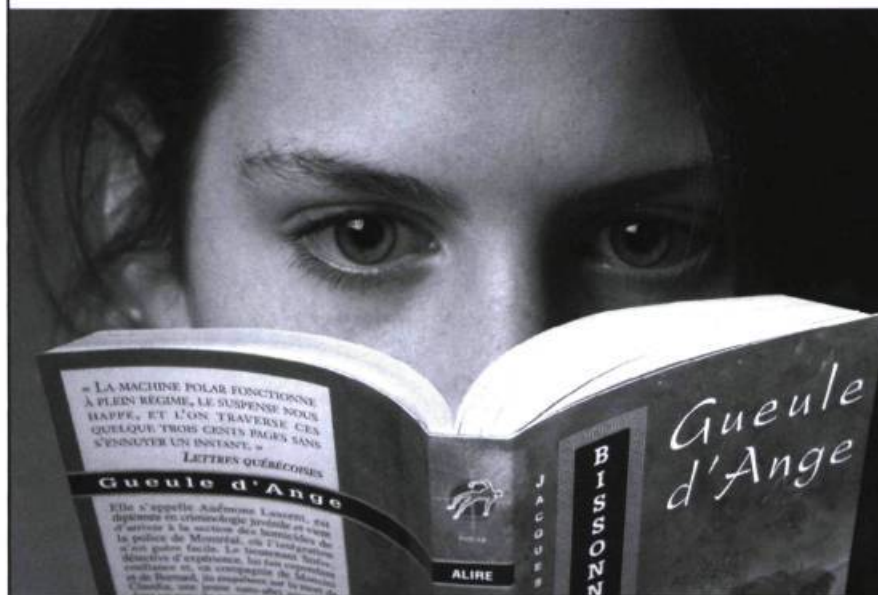
Cette fiction romanesque longe les frontières imprécises de



## 5 GENRES LITTÉRAIRES

conçus pour les adultes et adorés par les jeunes !

Policier • Espionnage • Fantastique • Fantasy • Science-fiction



## 25 FICHES PÉDAGOGIQUES GRATUITES

**Enseignants(e) :**  
des outils existent  
pour vous aider à  
analyser les textes

- > Présentation de l'auteur
- > Court et long résumés
- > Structure de l'intrigue
- > Personnages
- > Avenues d'exploitation à l'écrit et à l'oral



Besoin de conseils ?

Louise Alain (418) 835-4441  
louise.alain@alire.com  
www.alire.com

## Quand la littérature se donne du genre





la poésie. Certains passages d'un érotisme fébrile sont de véritables morceaux d'anthologie. La ville de Rome, décrite en fonction de la sensualité qui s'en dégage, occupe une place de premier plan dans le roman et les protagonistes deviennent effervescents à son contact. Construit autour de l'art, du désir et de la passion, *La gardienne des tableaux* plaira à ceux qui se laissent emporter par le poids des mots enchaînés à l'émotion.

GINETTE BERNATCHEZ

Catherine Cusset  
**Un brillant avenir**  
Gallimard, Paris,  
2008, 374 pages

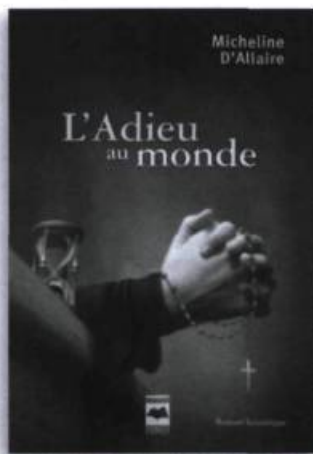
L'auteure Catherine Cusset vit depuis vingt ans à New York ; ses liens avec le roman américain sont évidents, comme en témoignent la structure de l'œuvre et la façon de cerner les personnages. Les vingt-huit chapitres du roman alternent entre 1941 et 1975, d'une part, et entre 2006 et 1988, d'autre part, créant ainsi une étrange dynamique, qui déconcerte au début, mais qui s'avère efficace pour le sujet du livre.

Le récit retrace la vie mouvementée et l'incroyable volonté d'Elena, une Roumaine aux origines incertaines (elle est adoptée, mais ne saura jamais si elle n'est pas la fille naturelle de ses parents adoptifs). Réussissant brillamment dans ses études, la future physicienne nucléaire tombe amoureuse d'un Juif, Jacob, dont elle a un fils, Alexandru, s'aliénant par ce

mariage ses parents et se plaçant dans une situation dangereuse sous le régime de Ceausescu, communiste mégalomane et antisémite. Comme tant de Roumains, la famille n'a qu'un désir, quitter le pays, abandonner tout pour être libre. S'ensuit un périple pénible, en passant par Israël, attaqué par les Palestiniens et les pays arabes du Proche-Orient, Rome, pour aboutir enfin aux États-Unis, terre promise, où les protagonistes se font une nouvelle vie.

Le centre du roman demeure la figure d'Elena. Au début, c'est une jeune fille joyeuse, mais dont l'entourage réprime toute manifestation individuelle : il faut se conformer aux règles de la société roumaine, de la politique, des services secrets, lutter chaque jour pour survivre aussi dignement que possible dans un pays exsangue. Cet apprentissage forme Elena. Il lui dicte sa façon de s'accommoder (ou non) de sa bru française, délurée, sûre d'elle, aux manières insouciantes, voire égoïstes, issue d'une famille aisée. C'est cette relation, partie d'une aversion mutuelle, qui retient l'attention du lecteur : avec une rare souplesse, l'auteur réussit à faire converger les vies des deux femmes qui finiront par s'accepter, puis par s'aimer. Marie brisera, avec l'aide de la petite Camille, sa fille, la carapace de la grand-mère que cette dernière s'est construite après une vie remplie de malheurs, surtout après le suicide du grand-père, atteint de la maladie d'Alzheimer.

Il y a de ces familles, venues de l'Europe de l'Est, qui sont



passées par des souffrances dont nous, Occidentaux, n'avons pas la moindre idée. Elles ont été soumises à des régimes politiques cruels, la police a tenté de leur casser l'échine. Mais elles ont surmonté des obstacles devant lesquels n'importe qui d'autre aurait baissé les bras. Et ce sont invariablement des femmes qui, par leur force, leur ténacité, réalisent le rêve pour un brillant avenir.

HANS-JÜRGEN GREIF

Micheline D'Allaire  
**L'Adieu au monde**  
Hurtubise HMH, Montréal,  
2008, 501 pages

Trois cousines, issues du même village de la Mauricie, Sainte-Claudine, où elles sont nées en 1919 et en 1920, décident, à l'aube de la vingtaine, de consacrer leur vie à Dieu. Elles entrent dans trois communautés religieuses différentes : Éliane Savard, dite Antoinette-de-Jésus, choisit de se dévouer auprès des jeunes délinquantes ; Gertrude Varin, dite Marie-Ange-de-l'Incarnation, va enseigner la littérature et le cinéma, tandis que Luce Varin, dite Marie-Claude-de-la-Croix, deviendra infirmière.

Micheline D'Allaire, historienne spécialiste des communautés religieuses féminines, a créé ces trois personnages fictifs pour nous faire traverser avec elles plus de 70 ans d'histoire religieuse québécoise. Les trajectoires qu'empruntent les trois cousines : le service social, le soin des malades et l'enseignement, ne sont que les prétextes pour nous faire vivre de l'intérieur l'évolution des principales congrégations religieuses jusqu'à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle.

L'auteure a choisi le roman historique, au lieu de l'essai, pour tracer les cheminements de ces trois femmes. Mais il s'agit plus d'un documentaire que d'un roman, car il y a peu d'actions, de rebondissements et d'intrigues dans ce livre. Les personnages sont tous bons, gentils, compréhensifs et attentionnés. Les cousines sont de petites filles modèles, pieuses, obéissantes, généreuses, qui aiment leurs parents et que leurs parents

aiment. Elles deviennent des couventines exemplaires, des novices obéissantes et des religieuses soumises. Luce et Éliane choisissent, dans les années 70, de renoncer à cette dissolution de l'individu dans la collectivité. Elles vont se marier ; leur mariage sera parfait, tendre et bon. Elles continuent alors de servir, cette fois dans la communauté laïque. Beaucoup de choses sont racontées dans ce livre. Les petites filles discutent de leur avenir. Les adolescentes présentent leur vie de couventine. Les novices parlent de leur difficile adaptation à la vie religieuse, de leur « adieu au monde ». Les religieuses racontent leur apostolat, de leur foi, de leur frustration, de leur insatisfaction, de leur désir de devenir qu'elles sont et non pas d'être modelées par une communauté dont elles ne comprennent pas toujours les règles.

Malgré cette avalanche de mots qui servent non pas à faire avancer le roman mais à expliquer la démarche spirituelle de ces femmes dans le quotidien, *L'adieu au monde* est une analyse historique et sociologique fort intéressante de ces femmes qui ont accepté de renoncer au monde et de se fondre dans un tout pour donner leur vie à Dieu.

CÉLINE CYR

Marie Gingras  
**Anatomie d'un suicide et autres mensonges**  
Vents d'Ouest, Gatineau,  
2008, 208 pages

Originaire d'Ottawa, Marie Gingras est psychologue. D'évidence, elle a su tirer parti de ses nombreuses années « d'écoute » pour rédiger un premier roman dont le titre, sans équivoque, annonce un thème actuel, complexe et sensible.

Dès les premières pages, un narrateur – au tournant de la cinquantaine – nous révèle son intention d'en finir avec la vie. Tout en nous enjoignant de ne pas nous attacher à lui, il nous incite par son aplomb délibéré à nous imposer une sorte de partenariat. Ainsi, un peu comme un thérapeute, le lecteur anonyme devient son vis-à-vis à qui il se confie.



Par le biais d'un compte rendu chronologique et rationnel, il remonte le temps jusqu'à son enfance – sans violence physique, mais dénuée d'affection. Il se remémore une adolescence troublée par le décès prématuré de son père. Il poursuit en considérant les situations ou les événements marquants qui ont orienté son existence : l'emprise de sa mère, sa réussite professionnelle, les amitiés flottantes, les amours éphémères, des thérapies secourables... Pour lui, tout ceci n'a aucun sens car la vie elle-même n'en a pas.



Au fil de l'histoire, les digressions se multiplient. L'homme nuance davantage son propos, s'étonne de prendre goût à la démarche qu'il s'est imposée, s'accordant un peu de temps avant de commettre l'irréversible. Or la confession, apparemment narcissique, qu'il nous livre, suffira-t-elle à faire échec à son projet ? Jusqu'à la fin, par l'insistance avec laquelle il affiche sa détermination, cette question ajoute à la tension.

Dans un style défini également par la raison et par l'émotion, l'auteure s'exprime avec clarté et lucidité. Son roman plaide en faveur de la prise de parole, s'échappant par cette ouverture de la tristesse accablante. D'ailleurs, le narrateur exerce parfois son ironie à nos dépens... Au final, son histoire, somme toute courante, nous atteint et le tracé arbitraire de sa décision devient indéfendable.

GINETTE BERNATCHEZ

Nadia Gosselin  
**La gueule du loup**

Guy Saint-Jean éditeur, Laval,  
2008, 161 pages

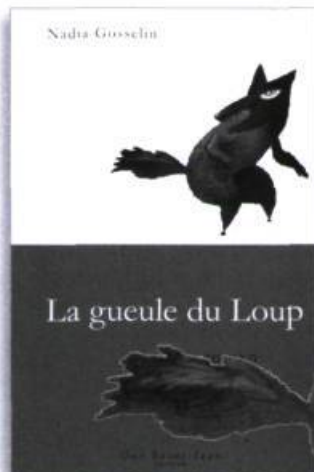
Il est des livres, déposés sur la table de travail, que l'on regarde à la sauvette et qu'on retarde de lire pour toutes sortes de raisons : trop de travail, manque de temps, échelle de priorités, etc. C'est ce qui m'est arrivé avec le premier roman de Nadia Gosselin, *La gueule du loup*, dont la couverture, si peu attrayante, m'a distrait. Pourtant, quand j'ai finalement décidé d'entreprendre ma lecture, j'ai été fort agréablement surpris par l'intrigue et j'ai été incapable d'abandonner ma lecture avant la fin. L'histoire est moderne. Une jeune mère de famille québécoise de quatre enfants entretient depuis quelque temps une relation épistolaire sur le Web avec un Belge, qu'elle n'a jamais vu, mais qu'elle a appris à apprécier puis à aimer en lisant ses nombreux messages aux mots troublants et au style enflammé. Aussi décide-t-elle un jour de février, profitant de deux semaines de vacances, de lui rendre visite après avoir imaginé mille fois cette rencontre avec tout ce qu'elle comportera de plaisir tant physique (sexuel) que moral et intellectuel.

Mais la réalité n'a rien à voir avec l'imagination ni avec les rêves échafaudés avant son départ. Les retrouvailles ne se déroulent pas du tout comme elle les avait imaginées. D'abord, l'homme qui l'accueille à

l'aéroport ne correspond pas à celui dont elle a si souvent rêvé dans ses désirs fous. Non seulement a-t-il une mauvaise gueule, celle d'un loup solitaire, mais encore il est franchement laid, voire hideux, lui qui s'était peint pourtant sous des jours meilleurs dans ses messages. De plus, le minuscule deux pièces et demi que l'homme tant désiré habite en banlieue de Bruxelles est un véritable taudis infect que la jeune femme, la narratrice, doit nettoyer et récurer dès son arrivée. En outre, cet homme, qui a menti sur son âge, est déjà vieux – la soixantaine avancée, soit deux fois l'âge de la jeune femme –, très malade, fort peu accueillant et réfractaire à toutes marques de tendresse que la visiteuse veut lui apporter malgré les déceptions. S'il finit par partager sa couche, il ne se passe rien, car la jeune narratrice, dégoûtée, ne peut même pas penser se donner à un tel homme qui n'attend plus rien de la vie. La séparation ne s'effectue pas sans heurts. La narratrice retrouve le Québec et son foyer, alors que son correspondant dépérit déjà dans un mouir d'un incurable cancer du poumon.

L'intrigue, linéaire, est bien menée et l'écriture, il faut le préciser, d'une étonnante qualité pour une première œuvre. Il est vrai que la nouvelle romancière a bénéficié du talent de Yolande Villemaire, grâce à un projet de parrainage de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), destiné à encourager la relève littéraire. On peut dire qu'avec des jeunes du talent de Nadia Gosselin, cette relève est assurée pourvu qu'elle persiste dans cette voie.

AURÉLIEN BOVIN



Lauren Groff  
**Les monstres de Templeton**  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Carine Chicherau  
Plon, Paris, 2008, 434 pages  
Coll. « Feux croisés »

Chez nos voisins américains, comme chez nous d'ailleurs (lisez *Le fin fond des choses*, d'Andrée Laberge, qui vient de paraître), la mode est décidément à la généalogie. Dans *Les monstres de Templeton*, l'héritière d'un grand nom – la fortune s'est envolée lors du *krach* de 1929 – est à la recherche de son père. Le lieu : la petite ville de Templeton (en réalité, Cooperstown), où un monstre de seize mètres vient de monter à la surface d'un lac insondable. Une sorte de dernier dinosaure, mais gentil comme un chat. Sa peau douce, ses mains fines, son long cou élégant ravissent les chercheurs qui dissèquent le cadavre, vieux d'au moins deux cents ans. Les habitants de Templeton connaissent le monstre, bien entendu. Ils l'avaient vu souvent quand il remontait par des nuits sans lune s'emplier les poumons. La métaphore de la créature préhistorique est habilement employée par l'auteure, car la ville, si paisible et aussi insondable que le lac, cache des horreurs que la narratrice, archéologue de profession, découvre en effectuant des recherches sur l'identité du paternel. Sa mère, ancienne hippie au comportement licencieux dans sa jeunesse, avait toujours soutenu qu'elle avait conçu sa fille dans les brumes de la marijuana, à San Francisco. Mais, en bonne chrétienne qu'elle est devenue, elle confesse que le véritable géniteur se trouve dans la ville même. Wilhelmina, qui se croit enceinte des œuvres du chef de l'équipe archéologique qui tente de prouver que l'Alaska a été colonisée il y a 25 000 ans, se lance à la poursuite improbable du père. Elle établit son arbre généalogique, le corrige sans arrêt, trouve des documents qui révèlent le passé sombre et violent de ses ancêtres, tombant de révélation en surprise.

Ce roman est conçu comme une aria baroque, avec quantité de fioritures, où le même texte,



très bref, revient à maintes reprises, mais toujours présenté de manière différente. C'est cette construction tarabiscotée, avec quantité de retours en arrière et une foule de personnages secondaires représentant autant de pistes sans issue, qui peut confondre le lecteur. Qu'à cela ne tienne : dans l'ensemble, il s'agit du premier roman d'une très jeune écrivaine, roman qui s'est imposé rapidement comme l'un des meilleurs vendeurs sur le marché américain (ce qui a incité la maison d'édition française à produire la traduction dans la même année). Les forces de l'œuvre font oublier ses faiblesses et ses mièvreries, comme celle, malheureuse, de la fin, quand un bébé monstre prend la relève, aussi gentil envers les humains que sa maman. En somme, une belle réussite qui montre également que l'humeur de nos voisins, par ces temps difficiles, est à l'évasion pour s'oublier dans un monde de fantasmes et de fantaisie. Il est à prévoir que ces monstres feront aussi les délices de ce côté-ci de la frontière.

HANS-JÜRGEN GREIF

Dany Leclair  
**Le sang des colombes**  
 VLB éditeur, Montréal,  
 2007, 188 pages  
 Coll. « Fictions »

Le Survenant est de retour ! Avec *Le sang des colombes*, le tout premier roman de cet écrivain originaire de Chicoutimi, Dany Leclair revisite cette figure de l'altérité en mettant en scène l'énigmatique personnage nommé Roman dans le contexte de notre société contemporaine où la peur de l'Autre a atteint des niveaux effarants. Ce terroriste, qui œuvre pour le fictif et extrémiste Mouvement anonyme pour la souveraineté du Québec (MASQ), atterrit dans le village éloigné de Saint-Alexis et se trouve plongé dans un univers rural qui lui est inconnu. Même si la crainte ressentie envers l'étranger est palpable chez les villageois, ce dernier en vient à se lier d'amitié avec un peintre extravagant, un maire intellectuel et une femme surprenante. Là commencera une vie nouvelle



pour Roman qui sera mis en contact avec les classiques de la littérature, l'art abstrait, le travail sur une ferme, activités qui développeront un autre pan de sa personnalité. La soif de liberté qu'alimentent des idéaux violents semble toutefois plus forte que tout, car elle le pousse à rejeter le bonheur au profit d'une cause idéologique défendue de façon viscérale. L'auteur réussit à décrire de manière réaliste les réflexions, les questionnements intimes du protagoniste en se glissant habilement dans la peau d'un terroriste, et ce, sans tomber dans le cliché. Le lecteur, bercé par la narration agréablement bien ficelée, parvient même à éprouver une certaine sympathie pour le néanmoins cruel personnage. Le choix d'une telle problématique, qui se trouve tout à fait en lien avec l'actualité internationale, révèle



véritablement l'existence d'une crainte sans limite des terroristes, de l'étranger. Leclair nous offre un premier roman sombre et lumineux à la fois, un brin utopiste, mais qui laisse entrevoir un certain espoir en l'humanité dans un monde désenchanté.

CASSANDRE SIOU

Sándor Márai  
**Le premier amour**  
 Traduit du hongrois par  
 Catherine Fay. Albin Michel, Paris,  
 2008, 305 pages  
 Coll. « Les Grandes Traductions »

La traduction littérale du titre devrait se lire « Bébi, ou le premier amour », orientant tout de suite l'attention sur une élève du narrateur, un quinquagénaire, professeur de latin dans une petite ville hongroise de province, en 1910. Ce personnage méticuleux, terne, économe, solitaire, n'a jamais connu l'amour. Lors d'un séjour dans une station thermale, il rencontre un homme au comportement louche qui, au cours d'une nuit passée à discuter à bâtons rompus, lui dit que si un homme n'a jamais connu l'amour, il devra se tourner vers Dieu. En rentrant de vacances, Gáspár (nous ne connaissons jamais son nom de famille) est consterné : le directeur de l'école lui a confié la responsabilité de la classe terminale, la première à accueillir des jeunes filles. Son meilleur élève, Madár, s'approche de l'une d'elles, Margit Cserey, qu'il surnomme Bébi. Et voilà que le professeur tombe amoureux de la jeune fille tout en développant une haine féroce à l'égard de Madár, alors que Margit-Bébi reste complètement en dehors de ce duel, servant de catalyseur à une passion qui, chez Gáspár, se mue en folie, le détruit, le mène droit à la paranoïa et à une descente aux enfers. Déchiré entre la lucidité de l'enseignant impartial et la violence que lui inspire Madár, il réussit à faire renvoyer ce dernier de l'institution à la suite d'une agression physique, en plein cours.

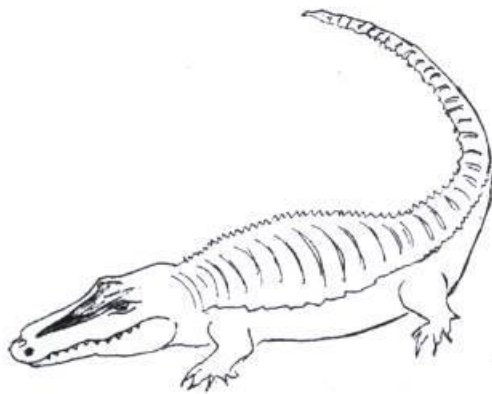
Dès ce premier roman, publié en 1928, alors que l'auteur n'avait que vingt-huit ans, Márai nous

livre un chef-d'œuvre qui n'a rien à envier à *Mort à Venise* de Thomas Mann – les parallèles sautent aux yeux –, aux romans et nouvelles d'Arthur Schnitzler, à *L'homme sans qualités* de Musil, auteurs étroitement associés aux théories de Freud. Mais ce n'est que le début d'une carrière qui a mené Márai au sommet de la gloire littéraire pendant les années trente et quarante, pour chuter soudainement dans l'oubli dès qu'il cessa de publier, en 1966. (Il s'est exilé en Californie en 1948 ; il s'y suicidera, à 89 ans.) Depuis une vingtaine d'années, cependant, il est revenu en force, non seulement en Hongrie où la jeune génération lui réserve une place de choix, mais également dans le monde francophone et germanophone (Albin Michel a publié une dizaine de ses œuvres). Cette production d'un romancier prolifique et d'un nouvelliste accompli révèle une finesse d'observation inégalée : des descriptions de lieux tout en nuances, des analyses de mouvements de l'âme où le moindre souvenir fait vibrer les nerfs, l'évolution d'une folie dont la logique et les circonstances demeurent l'héritage d'un esprit implacable mais toujours compatissant devant la profonde misère d'un homme piégé dans les conventions de la monarchie austro-hongroise. La question « Sommes-nous les victimes ou les auteurs du crime ? » demeure ouverte. Mais une chose est certaine : après la lecture de ce superbe roman de jeunesse aux allures d'un texte écrit en pleine maturité, vous aurez envie de lire d'autres livres de cet auteur, dernier maillon d'une longue lignée d'écrivains, allant de Huysmans à Hofmannsthal jusqu'à Barrès, en passant par Gide et Stefan Zweig, tous fascinés par la décadence du monde de la bourgeoisie entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Comme eux, Márai dévoile l'angoisse de l'individu désemparé face à l'existence humaine dans un monde tombant en ruines.

HANS-JÜRGEN GREIF



Réal Ouellet  
**Cet océan qui nous sépare**  
 Éditions 8, Québec,  
 2008, 254 pages



Grand spécialiste de la Nouvelle-France, auteur des éditions critiques, parues dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde », des *Œuvres complètes* du baron de La Montan (1990), héros de son roman *L'aventurier du hasard* (1996), et de la *Nouvelle relation de la Gaspésie* du père Chrestien Leclercq (1999), de l'édition du récit *Des Sauvages* de Samuel de Champlain, dans la collection « Typo », de l'édition du *Grand voyage du pays des Hurons* du frère Sagard, dans la collection BQ, voire d'un collectif, *Mythes et géographies des mers du Sud* (2006), Réal Ouellet avait tout en main, outre un solide bagage de connaissances accumulées au cours de sa carrière de professeur à l'Université Laval, pour rédiger un roman, *Cet océan qui nous sépare*.

Il s'agit d'un roman épistolaire présentant 251 lettres écrites par des membres d'une même famille élargie, entre le 13 septembre 1664 et le 25 juillet 1671. Bon nombre de ces lettres sont l'œuvre d'Élisabeth, fille unique d'un riche domaine, L'Hétrière, à Nantes, qui a décidé de fuir en compagnie de son mari, Christophe de Loiron, qu'elle a épousé en cachette contre le gré de son père, pour tenter l'aventure des planteurs de tabac sur une vaste propriété terrienne, Le Marigot, en Martinique. Élisabeth, auteure de pas moins de 79 lettres, et destinataire de

76 autres, occupe la première place de cette riche correspondance, qui nous renseigne sur la vie dans les îles que convoitent les Anglais, une menace constante pour les habitants, sur la répartition du travail et du commerce des esclaves, dont Christophe, devenu riche propriétaire, ne peut pas se passer, malgré les protestations de son cousin par alliance Maurice, pour rivaliser avec les autres planteurs. Les lettres d'Élisabeth et les réponses de sa cousine Béatrice, qui renoue avec la peinture, après le départ de Maurice, son mari, qui a quitté l'armée pour aller pratiquer la médecine en Martinique, questionnent sur le sens de la vie et de l'amour, sur la famille, mise à rude épreuve en raison de longues séparations des couples. Car Élisabeth se voit contrainte, dans un premier temps, de revenir à L'Hétrière à la suite de la mort de sa mère, puis de nouveau après la naissance de jumeaux et, plus tard, d'une fille, pour se refaire une santé, que la chaleur et l'humidité des îles ont altérée. Elle assiste, lors d'un de ces séjours, à la mort de son père, qui lui laisse une propriété domaniale qu'elle doit restaurer ; elle reste donc sur place, se privant de la présence de son mari, devenu chef de milice. Celui-ci, entre-temps, blesse mortellement un rival au cours d'un duel et est fait prisonnier par les Espagnols, à la suite d'une campagne militaire qui se termine par un naufrage.

On trouve encore dans ces lettres échangées de part et d'autre de l'océan une foule de renseignements pertinents et justes sur la faune, la flore, les paysages et la température, comme c'était la coutume dans les récits de voyage. Ces lettres sont, en plus, rédigées avec soin, peut-être un peu trop, en fait, pour des missives que l'on devine écrites dans le feu de l'action, au fil de la plume, pour être placées à temps à bord des vaisseaux qui s'approvisionnaient dans les ports des Antilles. Autre reproche que l'on peut faire : s'il y a une dizaine d'épistoliers et d'épistolières, le style des lettres ne varie guère d'un correspondant à l'autre. Mais ce ne sont là que des vétilles en regard de la richesse de ces lettres et de l'intérêt qu'on y trouve. À lire absolument.

AURÉLIEN BOVIN

**Presses  
de l'Université  
du Québec**

Imaginaire | Nord

La collection **Jardin de givre**

Lettres du père Crespel  
à son naufrage à Anticosti en 1736



2008  
263 pages • 20\$

### Lettres du Père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736

Emmanuel Crespel

Le récit d'Emmanuel Crespel sur les côtes d'Anticosti en novembre 1736, écrit sous forme de lettres, constitue l'un des plus spectaculaires récits de naufrage de la Nouvelle-France. D'abord publié en français en Allemagne en 1742, il a rapidement connu un large succès d'édition européenne. Paru à Québec en 1808, il n'avait pas bénéficié d'une nouvelle introduction depuis 1884.

Deux émigrés en Suède



2007  
167 pages • 18\$

### Deux émigrés en Suède

Xavier Marmier

Cette première réédition d'un ouvrage de Xavier Marmier depuis le 19<sup>e</sup> siècle, vise à donner un exemple d'un discours romanesque sur le Nord ancré dans une réalité européenne qui témoigne d'une remarquable ouverture d'esprit, accompagnée toutefois d'une véhémence mise en question du progrès.

Chez les Lapons



2006  
145 pages • 18\$

### Chez les Lapons Moeurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne

Remy de Gourmont

Ce curieux ouvrage illustré propose une fascinante synthèse, souvent amusante, des connaissances dont dispose le 19<sup>e</sup> siècle sur la Laponie. En invitant son lecteur à entreprendre avec lui ce voyage, Gourmont l'entraîne dans une surprenante expédition livresque.

Récits du Labrador



2007  
172 pages • 20\$

### Récits du Labrador

Henry de Puyjalon

Dans ce recueil d'un humour fin, Henry de Puyjalon — noble français expatrié, chasseur, gardien de phare, naturaliste et environnementaliste avant l'heure — dessine avec amour et détachement divers portraits du « Labrador », à une époque où son évocation signifiait encore effroi, solitude et désolation.

L'Impératrice de l'Ungava



2006  
314 pages • 20\$

### L'Impératrice de l'Ungava

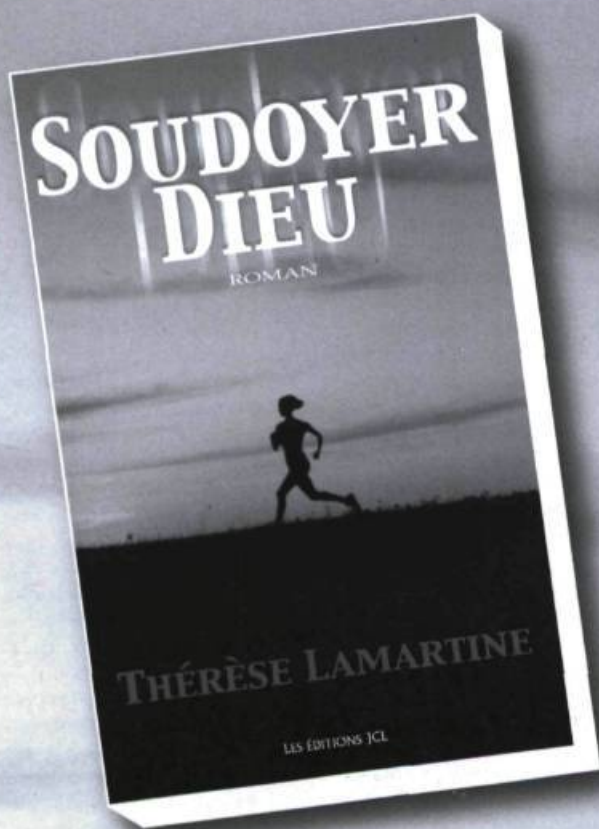
Alexandre Huot

Une réédition d'un roman d'abord publié en 1927 à Montréal. Cette réédition, l'une des premières d'un roman publié chez l'éditeur populaire Édouard Garand, rend enfin accessible un texte oublié, mais déterminant du patrimoine littéraire.

www.puq.ca







Le 6 décembre 1989, Renée-Pier Laberge perd sa complice de toujours et son âme sœur, tombée sous les balles du pervers fou de l'École Polytechnique de Montréal.

L'épreuve démesurée ébranle son existence de femme, mais l'instinct infailible de cette athlète exceptionnelle la guidera petit à petit vers un retour à la lumière.

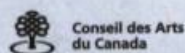
Véritable parcours initiatique, les deux années d'exil et de solitude absolue qu'elle s'impose offriront à Renée-Pier les clés pour comprendre une société parfois féroce et l'animer désormais de sa propre énergie.

Cette histoire fictive jette un éclairage totalement nouveau sur un drame qui pèse encore lourd dans notre inconscient collectif.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur [www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

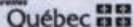


LES ÉDITIONS JCL



Conseil des Arts du Canada

Société de développement des entreprises culturelles



Patrimoine canadien

Dominique Perrier  
**Glaces obscures**  
Glénat Québec, Montréal,  
2008, 461 pages

Nathaniel, un vieillard amnésique, a oublié, cette lune-ci, de jouer son rôle de sentinelle. Ou plutôt : a-t-il bien nettoyé l'entrée, au pied de la montagne, de « cet accès maudit » ? Il n'en doutera pas longtemps. Et l'air glacial de l'hiver terrible ne pourra rien pour masquer l'odeur immonde et persistante qui s'échappe déjà de la béance rocheuse. Si ce n'était que cela... Mais des animaux sont massacrés et, bientôt, les habitants du village Des-Deux-Lunes seront eux aussi harcelés par des créatures sordides. Nathaniel peut bien se rappeler avec précision les ravages abjects qu'elles avaient causé la dernière fois qu'elles s'étaient échappées, il y a cinquante ans, cette fois encore, l'unique gardien de cette invasion de l'autre monde a manqué en la guérite et il ne peut plus rien pour éviter la catastrophe. Son secret, gardé jalousement comme la honte, devra désormais être dévoilé. La rescousse de la jeune génération pourra-t-elle effrayer ces bêtes venues d'ailleurs pour terroriser notre dimension ? Pas si facilement. Avides de vie, elles réclament un sacrifice humain pour la satisfaction de leur appétit. Et rien de garanti, à l'issue de cette négociation où l'horreur l'emportera sur la raison, qu'elles libéreront complètement les humains de leur abominable menace.

Si Perrier a le mérite de se commettre, avec son premier roman, en un genre rare dans le portrait littéraire québécois, son récit, pourtant bien articulé, peine à capter l'attention. Perdue sous une foule exagérée de personnages, l'intrigue est sans cesse ralentie par des passages descriptifs, certes très habiles à ancrer le réalisme nécessaire au déploiement crédible du fantastique, mais peu propices à maintenir la tension. C'est plutôt un suspense dilué qui s'étale sans bien accentuer de moments forts. Par contre, comme l'univers créé par Perrier est si précisément délimité grâce aux nombreux

détails dont elle encombre sa narration, la transposition de son roman au cinéma, si elle serait aisée, rendrait aussi avantageusement le récit en reléguant les descriptions au second plan, ce qui valoriserait plus efficacement son action qui se prête effectivement à un défilement enlevant. Le roman constitue néanmoins un bon divertissement que l'on consommera de préférence par un hiver rigoureux, bien reclus dans un foyer inquiétant, histoire de s'imprégner à fond de l'ambiance glauque que « les glaces obscures » veulent laisser planer le temps d'une lecture.

CAROLE-ANNE TANGUAY



Martyne Rondeau  
**Ravaler**  
Montréal, XYZ éditeur,  
2008, 132 pages  
Coll. « Romanichels »

Comme dans son premier roman *Ultimes battements d'eau*, en lice pour le prix Anne-Hébert en 2006, *Ravaler*, de Martyne Rondeau, relate une histoire d'amour impossible : celle qui se dessine entre une mère et son fils. Avec des mots souvent crus et un rythme effréné, Rondeau met en place deux récits. Le passé et le présent s'y chevauchent, si bien qu'il peut être ardu pour le lecteur de savoir ce qu'il en retourne. Il y a la passion débridée de Marina, la narratrice, et de Saint-Laurent, son amant marin et scientifique. Leur relation est un véritable ouragan sexuel sur fond de voile. Saint-Laurent est l'ancre qui la retient aux limites de l'excès. Le



lecteur se familiarise aussi avec la vie de l'héroïne après la mort de ce dernier, décédé avant la naissance de l'enfant qu'elle désirait tant. Né après quatre fausses couches, Roman est le centre de l'univers de Marina, sa véritable obsession. Elle ne vit que par et pour lui : « Je n'aurai été qu'un ventre et une bouche ». Elle ne cesse de se projeter dans l'avenir pour imaginer toute une série de destins, aussi sombres les uns que les autres, pour le fruit de ses entrailles.

Dans ce voyage au cœur de l'ambigu, il est souvent difficile de départager le vrai du faux. L'auteure s'amuse à brouiller les pistes et à soulever de nombreuses interrogations chez son lecteur. Par exemple, l'héroïne déguste-t-elle vraiment



Bernhard Schlink  
**Le week-end**  
Gallimard, Paris,  
2008, 218 pages  
Coll. « Du monde entier »

Avec ce nouveau roman, l'auteur de *Liseur*, livre traduit en plus de trente langues et *best-seller* mondial, renoue avec ce que l'on peut appeler « l'obsession de la mémoire allemande », focalisant sur des chapitres sombres de son histoire récente. Dans *Le liseur*, c'était la « mise au jour » (en allemand : *Aufarbeitung*) de la période nazie, alors que *Le week-end* reprend la discussion entourant les deux décennies suivant Mai 68, avec les groupes appartenant à la Fraction Armée Rouge (FAR) qui avaient déclaré la guerre à l'État, lequel, selon eux, voulait taire les crimes de la guerre.

Dès le départ, les balises sont mises en position ; à aucun moment, Schlink ne s'en écarte. Jörg, ancien terroriste qui a participé, entre autres, au meurtre du chef du patronat allemand, vient d'être gracié par le président de la République. Sa sœur l'emmène à un vieux manoir qu'elle a acheté avec une amie. Pour son premier week-end en liberté, d'anciens amis, pour la plupart des sympathisants de la FAR, se rendent à cette propriété située près de Berlin, les uns pour soutenir Jörg, les autres pour lui poser des questions. Avec l'arrivée du jeune Marko, le lecteur se rend compte que les idées révolutionnaires de la génération précédente sont loin d'être mortes et enter- rées, puisque Marko transmet,

sans l'autorisation de Jörg, un communiqué à la presse où l'accent est mis sur la continuation de la lutte pour l'égalité sociale, le socialisme, la disponibilité des nouveaux groupes révolutionnaires à se joindre aux terroristes islamistes. En fait, il s'agit d'une « filiation maudite » qui promet une suite aux projets avortés des pères, transformés en héros. Mais Jörg, atteint d'un cancer incurable et épuisé par vingt-cinq ans d'emprisonnement, n'a plus la force d'agir comme figure emblématique, ni pour les jeunes terroristes en herbe, ni pour intervenir dans la politique actuelle allemande, orientée sur l'Europe et le monde. Les discussions, souvent empreintes d'une violence qui ne ménage rien ni personne, reprennent parfaitement le vocabulaire des années 1970 – d'ailleurs le même que celui utilisé par les felquistes visant la destruction pure et simple de l'État – qui sonne, en 2008, démodé, dépassé, et creux à donner la nausée. Les interventions de Jörg montrent qu'il a ressassé en prison les mêmes idées, qu'il n'éprouve non seulement aucun remords quant aux meurtres (« des dommages collatéraux »), mais que sa position face à l'État n'a pas bougé d'un millimètre. Quand il se voit confronté à son fils qui lui signifie son mépris, il est incapable de retenir le jeune homme afin de lui expliquer pourquoi il ne pouvait agir autrement.

Construit comme une pièce de théâtre avec, comme sujet principal, l'idéologie marxiste mal comprise et naïvement interprétée, le livre est sans doute moins captivant que *Le liseur*. Non seulement à cause de l'impact régional de la FAR, comme celui des *Brigate rosse* en Italie, mais aussi parce qu'il est difficile de faire de la littérature avec des théories politiques, si bien cimentées soient-elles. L'insertion d'une histoire d'amour entre deux participants de ce week-end, les retrouvailles d'un père et de son fils, l'impossible pont entre deux générations, deux époques, n'arrivent pas à enlever une sécheresse certaine au propos de Schlink. Bien entendu, un film sera tiré de ce roman. Reste à voir

s'il pourra conférer aux idées une enveloppe plus consistante que celle que produit Schlink.

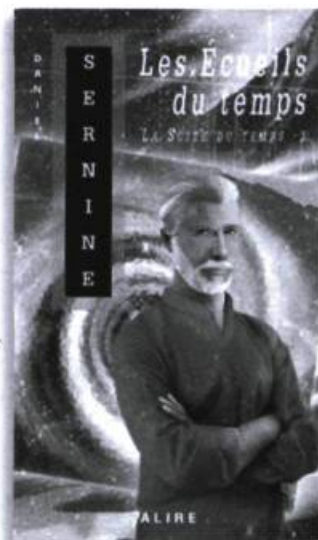
HANS-JÜRGEN GREIF

Daniel Sernine  
**Les écueils du temps**

Lévis, éditions Alire,  
2008, 562 p.

Chez les « mordus » de SF, la réputation de Daniel Sernine n'est plus à faire. Écrivain extrêmement prolifique, il a aujourd'hui à son actif plus d'une trentaine de publications de romans, tant pour adultes que pour la jeunesse. Ajoutons à son « tableau de chasse » plusieurs contes, du théâtre et de la BD, des articles pour revues spécialisées, plus de 80 nouvelles publiées et de nombreux prix littéraires, dont deux fois le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois. Il est également directeur littéraire de la collection « Jeunesse Pop » chez Médiaspaul, depuis 1983, et de la revue *Lurelu* depuis 1991. Inutile donc de dire qu'il s'est taillé une place de choix parmi les « Pères fondateurs » de la SF québécoise.

*Les écueils du temps* est le dernier opus d'une trilogie à mi-chemin entre l'uchronie et l'anticipation (*La suite du temps*), qui traite du potentiel métapsychique de l'être humain : télépathie, télékinésie et surtout précognition (capacité de voir l'avenir). Daniel Sernine transporte son lecteur sur Érymède,



Martyn Rondeau

**Ravaler**



XYZ  
Éditions  
L'Échelle

son fils chéri, morceau par morceau ? « J'aurais dû courir après le temps comme tous les autres parents au lieu de l'assaisonner, de le faire bouillir, de le lécher, de l'envelopper d'une pâte feuilletée, de le faire dorer à le rendre croustillant après lui avoir enlevé tout avenir ». Se livre-t-elle réellement à de tels gestes si peu maternels envers Roman, plutôt dignes d'une maîtresse ? Le roman ne fournit pas de réponses à ces questions troublantes. Il faut d'ailleurs avoir le cœur bien accroché pour plonger au cœur de ce roman dérangeant, parfois choquant et lire jusqu'au bout le mal-être de Marina.

SARA-JULIETTE HINS



un astéroïde sur lequel a secrètement élu domicile depuis quelques siècles la « crème » scientifique terrestre, avec l'aide d'extraterrestres appelés les *Mentors*. Le mandat des « élus » : protéger l'humanité immature et belliqueuse de sa propre inconséquence.

Le récit se focalise sur un personnage en particulier : Nicolas Dérec. Terrien de naissance mais Éryméen d'adoption puisqu'on l'y a recruté pour ses facultés métapsychiques, il parcourt le « fleuve du temps » afin d'entrevoir le futur de la race humaine et de le modifier au besoin. Pour décrire le *continuum psi* que sonde le protagoniste, Sernine emploie la métaphore de l'océan navigable, avec ses mers d'huile, ses tempêtes et ses maelstroms dans lesquels le *métapse* imprudent peut se perdre à jamais. D'où les titres des différents opus de la trilogie : *Les méandres du temps*, *Les archipels du temps* et *Les écueils du temps*.

Dans un style imagé et raffiné, l'auteur brosse un portrait pessimiste du présent et de l'avenir potentiel d'un monde prisonnier de son obsession du profit et de son matérialisme. Sacrifiée sur l'autel de la « grande idole en papier », la Terre, en proie au réchauffement climatique devenu incontrôlable, se meurt, sous le regard indifférent d'une humanité autodestructrice. Sernine pose un regard lucide sur les grands défauts humains en disséminant dans son roman quelques traits d'une ironie décapante et savoureuse, quoique parfois un peu moralisatrice. Ainsi, l'auteur semble penser que seule l'aide d'une civilisation plus avancée que la nôtre pourrait nous sauver de nous-mêmes.

Au récit cataclysmique de l'actualité sur Terre, Sernine oppose constamment les descriptions des paysages idylliques d'Érymède, sorte « d'Éden sous cloche », dernier vestige factice de la beauté d'une civilisation humaine victime de sa propre avidité.

Dans le domaine de la SF, la problématique du voyage

dans le temps est un thème épineux : il est en effet facile de s'égarer dans « les méandres du temps », surtout lorsqu'on écrit un roman en trois volumes. Ce dernier tome de *La suite du temps* témoigne tout particulièrement de la virtuosité de l'auteur en ce sens, puisqu'il a su tisser une tramé diégétique dépourvue d'anachronismes et d'in vraisemblances, malgré de nombreux retours en arrière. Dans une langue finement ciselée, *Les écueils du temps* dénoue donc une intrigue admirablement bien ficelée, bien rythmée et extrêmement réaliste, qui tient son lecteur en haleine jusqu'à la toute fin.

JULIE BLANCHET-CHOUINARD



Richard Ste-Marie  
**Un ménage rouge**  
Stanké, Montréal,  
2008, 188 pages

Retraité de l'École des arts visuels de l'Université Laval, où il a fait carrière pendant plus de trente ans, Richard Ste-Marie a décidé d'occuper ses temps libres en s'adonnant à l'écriture. Et *Un ménage rouge*, son premier roman, laisse deviner un beau talent où perce une imagination débordante.

Vincet Morin, un courtier en valeurs mobilières, décide de revenir à la maison une journée plus tôt que prévue, après avoir participé à un stage à la Bourse de New York. Une

surprise l'attend toutefois dès qu'il pénètre dans sa maison de Rosemère : il découvre son épouse en pleine partouze avec deux hommes dans le lit conjugal. Fou de rage, il les tue tous les trois, sans que ni l'un ni l'autre n'aient eu le temps de réagir. Ces gestes pour le moins brutaux posés, il prend le temps de réfléchir pour se débarrasser des corps de ses victimes afin de tromper et la police et la justice. Mais il sait que tout ce travail risque d'être inutile car la chambre, qui fut, il n'y a pas si longtemps, la chambre nuptiale, est sans dessus dessous et maculée de sang. Un tel désordre ne l'empêche pas de procéder avec méticulosité, selon un plan soigneusement établi qu'il entend suivre rigoureusement. D'abord, bien emballer les cadavres pour ne laisser aucune trace sur les planchers et dans les escaliers, les placer ensuite dans son propre garage, nettoyer la pièce et faire disparaître les moindres indices : enlever la moquette, brûler une à une les pièces du mobilier de la chambre, les vêtements aussi et tout ce qui appartenait à son épouse pour laisser croire à une désertion du foyer conjugal en compagnie d'un amant, poser un nouveau revêtement de plancher, etc. Rien n'est donc négligé, tout est pensé. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Morin est doté d'un sens inné de l'organisation et d'une riche imagination. Il parvient ainsi à faire croire à son entourage et aux policiers qu'il n'a rien à voir avec cette disparition.

Mais il est difficile de vivre avec une telle faute et le remords envahit bientôt Morin, qui sombre dans une telle dépression qu'il déserte son bureau et vend ses actions qu'il détient dans la compagnie de courtage qu'il a lui-même fondée il y a quelques années et qui l'a rendu plusieurs fois millionnaire. Il imagine encore comment se débarrasser de sa maison de crainte que des indices refassent surface. Il laisse ainsi croire à un incendie accidentel, après avoir accordé à une firme spécialisée un contrat de sablage de tous les planchers. Il n'a toutefois pas tout prévu,

car il a été aperçu au moment où il est entré dans sa maison de retour de son stage. Un policier le confronte et il est forcé d'avouer ses crimes. Condamné à la prison à vie, il connaît une radicale transformation en cellule : il se détache de tous ses biens matériels pour s'isoler dans le vétuste établissement dont il se porte acquéreur pour y terminer ses jours.

L'histoire racontée dans une langue riche, soutenue, agréable, est enlevante. Le nouveau romancier, en recourant à toutes sortes de ressorts, sait susciter l'intérêt de façon à empêcher ses lecteurs (que l'on souhaite nombreux) de refermer le livre avant d'avoir vu le mot FIN. Comme coup d'envoi, *Un ménage rouge* est réussi et il faut espérer d'autres histoires de cette qualité.

AURÉLIEN BOIVIN

Verena Stefan

#### D'ailleurs

Traduit de l'allemand par Louis Bouchard et Marie-Élisabeth Morf  
Héliotrope, Montréal,  
2008, 245 pages

Trop peu connue encore au Québec, Verena Stefan, Suisse d'origine, a causé, en 1975, toute une commotion sur la scène littéraire avec son roman *Mues*, le manifeste d'un féminisme radical, best-seller traduit en huit langues. Après avoir pratiqué longtemps à la campagne, puis à Berlin, un mélange de féminisme et de fusion avec la nature, elle vit depuis 1999 avec sa partenaire à Montréal où elle continue à écrire en allemand et en anglais. Et quelle écriture ! Une langue immédiatement identifiable, une syntaxe parfaitement maîtrisée, un ton juste, maintenu tout au long de ses livres, une fluidité qui mène subtilement le lecteur d'un sujet à l'autre, une rare finesse d'observation de soi et de l'autre, sans oublier la faculté de mesurer à quel moment arrêter une réflexion, quand accorder une pause pour nous laisser respirer. Les trois sujets principaux de *D'ailleurs* se révèlent existentiels, au sens propre du terme : la vie dans un nouveau pays, la





maladie, l'amour, la tendresse et l'amitié.

Le titre allemand, *Fremdschläfer* (« dormeur clandestin »), vient de Suisse, désignant les demandeurs d'asile. Le titre de la traduction française est une trouvaille, puisqu'il est moins précis – l'auteure n'est pas une réfugiée – tout en exprimant parfaitement le statut de l'écrivaine. Après presque dix ans passés ici, Stefan fait le point. Elle se sent bien, malgré la chaleur d'été, elle aime sa vie au bord d'un lac, la nourriture, les gens venus de tous azimuts, ce *patchwork* typiquement montréalais avec son mélange de langues et de cultures, sans lui faire oublier sa ville natale et son dialecte auxquels elle demeure attachée. Si l'on voulait coller une étiquette à ce roman, il faudrait le classer dans la catégorie de la littérature métisse, où l'écrivain intègre son passé au présent. Mais n'allons pas trop vite, car il s'agit d'une œuvre qui offre beaucoup plus que le récit d'une immigrante qui compare, évalue, constate, sans jamais juger. Puis, un jour, elle se rend compte qu'elle est atteinte du cancer du sein. Dans ses *Derniers fragments d'un long voyage* (Albin Michel, 2007), Christiane Singer nous avait donné le journal de sa terrible maladie, les pages les plus émouvantes, les plus lumineuses aussi que j'aie lues d'une femme qui se sait condamnée. Stefan n'a rien de sa collègue. Elle a peur. Les horreurs de la chimiothérapie, la douleur physique, la souffrance mentale, les effets du poison sur son esprit

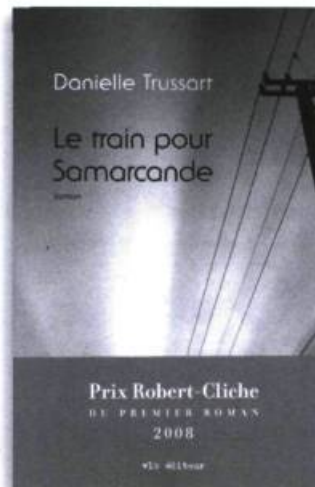
et son corps auraient pu prendre le dessus dans le livre. L'auteure, en relatant ces mois terribles qui manqueront à sa vie, sera littéralement sauvée par les mots, par le support et le réconfort auprès de sa conjointe qui lui donne ce dont toute femme atteinte du cancer a besoin, de la tendresse, laissant deviner une foi inébranlable en son amour. C'est l'équilibre entre les trois pôles du livre qui lui confère cette force extraordinaire, caractéristique de l'œuvre entière de Stefan. Équilibre, mais aussi retenue, pudeur dans les moments les plus difficiles.

La traduction reflète parfaitement le style de l'auteure, employant un langage stylisé sans jamais tomber dans le maniérisme, créant ainsi une nouvelle œuvre : le plus beau compliment que l'on puisse faire aux traducteurs. Pour ceux et celles qui ne connaissent pas encore Stefan, la lecture de *D'ailleurs* sera le début d'une passionnante découverte.

HANS-JÜRGEN GREIF

Danielle Trussart  
**Le train pour Samarcande**  
VLB éditeur, Montréal,  
2008, 229 pages

**B**lanche est née le 28 février 1925 à Baie-Saint-Paul, le jour du célèbre tremblement de terre qui a secoué Charlevoix cette année-là. Sa venue au monde, au moment où le séisme atteignait sa pleine magnitude, constitue le premier jalon marquant de son histoire. Maintenant qu'elle



est devenue une vieille femme, elle sent la mort rôder. Elle veut mettre sa vie en ordre avant de prendre le dernier train pour Samarcande, ville d'un pays lointain, nouvellement créé, l'Ouzbékistan. Comme elle a vécu toute sa vie à Baie-Saint-Paul, dans sa maison du boulevard Fafard, c'est de là qu'elle veut quitter sa vie. C'est dans cette maison qu'elle a pris soin des siens, de ses vivants, de ses morts : son homme si présent, Florent, à qui elle parle en permanence, son fils Louis-Jonas, à qui elle invente une « vraie vie » pour survivre à sa perte, depuis qu'il a pris la route sur son vélo à 12 ans pour ne plus en revenir.

Blanche a peur de disparaître sans laisser de traces. Elle veut donner sa vie bien triée et ranger des boîtes. Elle fait son ménage. Doucement. En prenant le temps de regarder les jours naître et mourir. En portant sur les paysages de Charlevoix un regard amoureux et tendre. En jetant un œil doux et attentionné sur « ceux qui empiètent sur la frontière de la conformité » : Jeanne d'Arc, Cadette, Bozo, Mélodie, Zizanie, Tit-Homme, la femme au chien, Willie, Monsieur Pipe, Bidou, Brouillard, Pise, la femme aux pincesaux... Ces gens, ces voisins, ces amis, qui ont chacun leur histoire, leur raison de vivre, et qui ont peur, eux aussi, de disparaître sans avoir retrouvé leur « chemin dans les labyrinthes du monde ».

*Le train pour Samarcande*, prix Robert-Cliche 2008 du premier roman, est un magnifique roman sur la vie comme instant inscrit dans l'éternité. C'est avec délicatesse et empathie que Danielle Trussart accompagne Blanche, arpente avec elle sa vie, sa rue, sa ville, l'aide à faire des boîtes, l'écoute, lit son registre de la vie quotidienne. Et, tout comme elle, on est soulagé de voir que Blanche réussit à prendre le train... comme elle l'avait souhaité.

CÉLINE CYR

## THÉÂTRE

André Ricard  
**La gloire des filles à Magloire**  
L'instant même, Québec,  
2008, 127 pages

**C**réée sur les planches du Palais Montcalm de Québec en 1975 par le théâtre du Trident et remaniée par son auteur au fil du temps, *La gloire des filles à Magloire* a ressuscité grâce à la programmation de l'automne 2008 du Théâtre de la Bordée, occasion, par le fait même, d'une réédition du texte.

De leur concession du Nord où leur père les a abandonnées, les quatre filles de Magloire Prémont s'entretiennent grâce au trafic de leurs charmes. Si ce commerce profite aux « lumberjacks », les ouvriers de la scierie qui mène l'économie du village, les autorités cléricales et municipales de la paroisse y



voient une justification suffisante pour que « la famille [soit] à l'index » (p. 74). Nous sommes en 1948 au cœur du Québec rural sous le régime rigoriste et conservateur de Duplessis : terrée dans ses bonnes vertus, la société bien-pensante asperge : les filles Prémont de son âpre rigidité et de son intolérance comme pour « chasser el guiâbe du rang » (p. 87). Mais les « gaffignes [...] à l'amour-propre » (p. 87) des jeunes marginales ne pourront être pansées que par la vengeance. Jos, l'un de leurs clients privilégiés usera de pots-



de vin et d'autres manigances pour détourner la parade de la Saint-Jean-Baptiste qui se prépare et l'emmener devant « su' Magloère » pour forcer tout un cortège aux bonnes mœurs hypocrites à défilier devant la maison supposément infâme où, pourtant, on rit et chante le plus souvent.

Malgré la brèche d'espoir qui s'ouvre avec le relatif succès de l'entreprise, cette revanche n'aura rien pour résorber durablement des plaies du mépris. Parce qu'elle est jouxtée à la tragédie qui les accablent, la « gloire des filles à Magloire » qui ferait triompher la joyeuse débauche ne demeure, paradoxalement, qu'éphémère. Pendant que Paula est tentée de se laisser aller à ses passions, son aînée, Robertine, se meurt d'amour. La petite dernière, elle, joue au Dieu purificateur avec les mouches qu'elle garde enfermées dans un bocal en les menaçant pour

qu'elles « expisent » leurs péchés (p. 62), comme si la pureté dont elle est éprise pouvait quelque chose pour sauver sa propre famille. Ironiquement, elle sera la plus durement châtiée quand la violence ultime dont elle sera victime la détournera irrémédiablement de la carrière religieuse à laquelle elle se vouait.

De *Tit-Coq aux Muses orphelines* la dramaturgie québécoise regorge de ces témoignages d'une bâtardise qui, condamnée à se vivre dans le cadre d'un traditionalisme outrancier, n'aboutit qu'à la reconduction d'une fatalité, celle de l'exclusion. Cette rare et féconde incursion de Ricard dans le théâtre réaliste, parce qu'elle demeure hautement métaphorique, s'avère être beaucoup plus que la simple photographie d'une époque. C'est surtout une démonstration flagrante de la faiblesse humaine. Dans cette campagne où les

colons boivent comme de l'eau bénite les promesses d'électrification des rangs que lance le gouvernement, cet engagement politique ne profitera pas à tous. Si « [e]l Messie [...] [p]assera pas dans le boutte » (p. 35) pour les Prémont, « l'estricité » non plus ne devra pas traverser la butte qui isole les jeunes femmes. En choisissant de peindre leur microcosme de l'intérieur, Ricard s'est aussi donné l'occasion de mettre en scène une langue savoureuse et puissante qui participe du rayonnement symbolique du drame. Engageant et vivace, le langage privilégié par le dramaturge laisse aux Prémont la liberté de jouer leur quête en toute authenticité, sous un certain cynisme protecteur qui révèle, jusqu'à la rendre contagieuse, la passion douloureuse qui les astreint à leur destin.

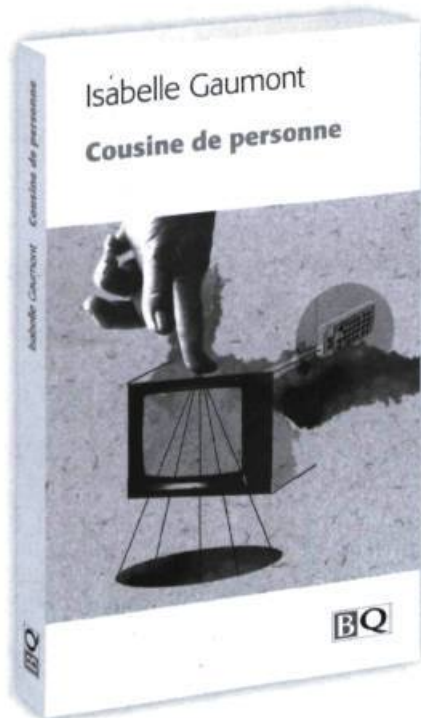
CAROLE-ANNE TANGUAY

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans  
... et toutes ses lettres!

Catalogue complet : [www.livres-bq.com](http://www.livres-bq.com)



NOUVEAUTÉ

## Un roman-choc sur la télé réalité

*Cousine de personne* est l'histoire de ceux que l'on n'entend jamais parce qu'on ne les voit pas, de ceux que l'on accuse de jalousie s'ils crient enfin assez fort. L'héroïne de ce roman subit l'abrutissement sous tous ses angles. Se laissera-t-elle faire? Artistes bafoués, population trompée, idiots du village portés aux nues, enfants qui aspirent à la vacuité... et si nous nous débattons avant la suffocation de notre dernière cellule grise? Un livre propre à déchaîner bien des débats autour du rôle de l'art, de la télévision... et même de la réalité.

Isabelle Gaumont • **Cousine de personne**

168 PAGES ♦ 9,95\$ ♦ ROMAN